

*Voyage au mont Elbrouz*, par M. KUPFFER, membre de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg.

## INTRODUCTION.

Depuis environ dix ans le zèle pour les sciences a pris un nouvel essor en Russie, et l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg rappelle, par ses travaux, l'époque glorieuse qui signala son existence du temps de l'impératrice Catherine II. C'est sous le règne de l'empereur Alexandre qu'on eut l'heureuse idée de rétablir dans cette Académie la classe historique, qui jadis avait été illustrée par les Bayer, les Muller et les Schloezer; aujourd'hui elle n'est pas moins recommandable par les travaux de MM. Storck, Frähn, Hermann, Krug, Schmidt, &c. Nous en pourrions dire autant des autres classes, si les occupations littéraires et scientifiques de leurs membres entraient dans le domaine de notre journal. Cependant nous nous empressons de donner ici un extrait du rapport présenté à l'Académie par un de ses naturalistes, M. Kupffer, sur son voyage au mont Elbrouz, dont la partie historique nous a paru d'autant plus intéressante, que le voyageur a parcouru une partie du Caucase qui, jusqu'à présent, n'avait été visitée par aucun savant Européen.

Le général Emmanuel, commandant en chef de la ligne militaire, établie depuis long-temps par le gouvernement russe, au nord du Caucase, après avoir soumis les *Karatchai*, tribu turque qui habite devant le pied de l'Elbrouz, écarta par là le plus grand obstacle à l'approche de la chaîne centrale, et forma le projet d'une reconnaissance militaire de cette contrée intéressante. La victoire l'avait déjà conduit au pied de l'Elbrouz, qu'on avait cru jusqu'alors inabordable; il s'était convaincu que ce

Bibliothèque Maison de l'Orient



134227

mont n'était nullement entouré de marais, comme les montagnards eux-mêmes le croyaient, et que les horreurs dont l'imagination de ces peuples l'environnait, n'étaient que l'effet de leur superstition. Pour rendre cette expédition non-seulement utile à la Russie, mais aussi profitable aux sciences, le général s'adressa à l'Académie de Saint-Petersbourg pour l'inviter à y faire prendre part quelques-uns de ses membres. L'Académie s'est empressée de répondre à ce desir; elle a chargé MM. Parrot, Trinius et Kupffer de dresser un projet de voyage qui, ayant été adopté par l'empereur, fut mis à exécution, et MM. Kupffer, Lenz et Ménétriés se rendirent au Caucase pour accompagner l'expédition du général Emmanuel. Voici le récit historique de ce voyage rédigé par M. Kupffer lui-même.

KL.

Nous partîmes de Saint-Petersbourg le 19 juin 1829, pour nous rendre à *Stavropol*, où le général Emmanuel nous attendait. La route de Saint-Petersbourg à Moscou ne présente rien qui ne soit déjà très-connu; d'ailleurs nous étions pressés d'arriver à *Stavropol*, le général ayant fixé son départ au 1.<sup>er</sup> juillet, de sorte que nous ne pûmes donner que fort peu de temps à nos recherches. Quelques observations sur la température des sources et sur l'intensité du magnétisme terrestre, quelques remarques sur la conformation du pays, sur le terrain et la succession des climats furent le seul résultat d'une traversée de plus de 2000 verst, dirigée du nord au sud; car telle est la distance de Saint-Petersbourg à *Stavropol*. A notre arrivée dans cette dernière ville, on nous fit savoir que le général était déjà parti pour les eaux mi-

nérales au pied de la chaîne du Caucase, et au midi de *Stavropol*, et que ce serait là le point de départ de l'expédition. C'est de cet endroit que je commencerai le récit de notre voyage, car ce n'est qu'à partir de là qu'il présente un intérêt bien marqué.

A quarante verst au midi de *Gheorghievsk*, l'uniformité de la steppe qui s'étend au nord de la chaîne du Caucase est interrompue par plusieurs montagnes d'une forme et d'une disposition singulière; ce sont des hauteurs isolées qui s'élèvent rapidement tantôt en cônes, tantôt en masses oblongues; nous observâmes que la roche qui les compose se distingue également de toutes les roches environnantes: c'est un trachyte blanc, tandis que la plaine est formée de calcaire et de grès. L'une de ces montagnes, le *Bechtaw* (les Cinq Montagnes), présente un assemblage de cinq sommets, dont le plus élevé atteint la hauteur de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est à peu près la hauteur du Puy-de-Dôme en Auvergne. Une colonie écossaise (nommée *Karas*) s'est établie au pied de cette montagne. Le sol y est extrêmement fertile et fournit amplement aux besoins de ceux qui le cultivent; on y voit prospérer le mûrier et la vigne. Un petit ruisseau d'une onde pure et fraîche traverse le village; la paix qui règne dans son sein contraste singulièrement avec l'attirail militaire qui l'entoure, et que le brigandage des Tcherkesses rend nécessaire. On est étonné de trouver ici, au milieu d'un désert, les indices d'une civilisation avancée, des jardins avec des arbres fruitiers et des allées bien entretenues, des laboureurs et

des ouvriers qui tâchent de s'instruire par la lecture.

La plaine ondulée qui sépare le Bechtaw de la chaîne du Caucase est élevée de 1200 pieds au-dessus du niveau de l'Océan; elle est traversée dans la direction de l'est à l'ouest par le *Podkoumok*, petite rivière qui se jette dans la *Kouma*. On y rencontre plusieurs collines de 1000 à 1500 pieds de hauteur; la plus remarquable est le *Machouka*, sur la rive septentrionale du *Podkoumok*, et à quatre verst du petit fort de *Konstantinogorsk*. C'est de sa base que jaillissent les sources chaudes du Caucase, si célèbres par les effets salutaires qu'elles produisent dans un grand nombre de maladies. Un dépôt calcaire, qui couvre la pente du *Machouka*, et que les sources mêmes semblent y avoir accumulé, forme une excavation longue et étroite; les eaux chaudes en occupent les bords et sortent en plusieurs sources d'une température plus ou moins élevée, et d'une composition analogue; l'hydrogène sulfuré, l'acide carbonique et une forte quantité de chaux s'annoncent au premier abord à l'odorat et au goût; le fond de l'excavation est traversé dans toute sa longueur par une allée communiquant à plusieurs sentiers qui montent la pente rapide en zigzag, et aboutissent aux différentes sources. Des bains spacieux et très-propres ont été bâtis à côté des principales sources; la plus abondante, qui est en même temps la plus chaude, tombe dans un canal jusqu'au pied de la pente, où elle se répand dans un grand nombre de baignoires construites en pierre, et distribuées dans le rez-de-chaussée d'une maison magni-

fique; les bains les plus célèbres de l'étranger, comme par exemple ceux de Carlsbad, n'offrent pas tant de commodités aux malades.

Les eaux minérales du Caucase étaient très-fréquentées avant que la guerre eût éclaté entre la Russie et la Turquie; mais à l'époque où j'y fus, il n'y avait qu'une cinquantaine de familles: la crainte d'être attaqué par les Tcherkesses, quoique peu fondée, avait retenu beaucoup de monde. Néanmoins, le soir que nous y entrâmes, ce petit endroit, qui compte tout au plus une quarantaine de maisons, présenta l'aspect d'une ville animée, des milliers de lampions brillaient sur la grande place, dont le milieu est occupé par un restaurant, qui est en même temps la demeure du général; une société brillante était réunie dans une belle salle, pour célébrer par un bal l'anniversaire de la naissance de l'empereur, c'était le 7 juillet (25 juin vieux style). On voyait sur le *Machouka*, qui domine la ville, le chiffre de l'empereur en traits de flammes, ce qui formait un spectacle vraiment imposant; un feu d'artifice qu'on avait préparé, manqua à cause d'un orage qui éclata à l'entrée de la nuit.

L'affluence des étrangers à *Garètchevodsk* (eaux chaudes, c'est ainsi qu'on appelle ce petit bourg) est bornée aux mois de mai, de juin et de juillet; l'hiver il n'est habité que par quelques employés et par les propriétaires des maisons, qui, pendant la saison, gagnent de quoi vivre durant le reste de l'année. On a cependant conçu le projet de bâtir une ville dans la plaine, qui est traversée par le *Podkoumok*, et dont

les maisons qui existent déjà formeront la plus belle partie. Il est vrai que la fécondité du sol, la douceur du climat, la variété des sites rendent cette contrée une des plus belles et des plus agréables de la Russie. Des prairies bien arrosées offrent de riches pâturages, la vigne prospère sur les coteaux exposés au soleil; on rencontre le mûrier, le ricin, l'azalée du Pont dans les enclos, le hêtre dans les forêts. D'un côté, la vue se porte jusqu'à l'horizon, et n'est arrêtée que par une chaîne de montagnes éloignées, dont la crête neigeuse est dominée par les deux sommets de l'*Elbrouz*, qui s'élèvent avec une blancheur éblouissante au-dessus des rochers noirs et taillés à pic qui les environnent; de l'autre, on voit le *Machouka*, le *Bechtaw*, la *Montagne des Serpens*, qui resserrent la vallée, dont la partie la plus basse est traversée par le Podkoumok. Il est certain que dans tout le reste de la Russie il n'y a pas de contrée plus propre à être colonisée, et où la nature soit plus capable d'effacer, tant par des avantages économiques que par une impression forte et variée, le souvenir du pays natal (1).

Le lendemain de notre arrivée à Garètchevodsk, c'est-à-dire le 8 juillet, nous nous présentâmes chez

(1) Dans l'été dernier, l'empereur de Russie a donné son adhésion au projet du comité ministériel des bains minéraux du Caucase, de fonder au pied du *Bechtaw*, appelé dans les anciennes chroniques russes *Piatigora*, une ville qui portera le nom de *Piatigorsk*, et où siègeront les administrations et la Cour de justice de la province du Caucase, à l'exception du tribunal ecclésiastique.

le général, qui nous dit qu'il partirait ce jour même pour les montagnes, et qu'un détachement d'infanterie s'était déjà rendu au pont de la *Malka* pour nous y attendre. Quoique encore fatigués d'un long voyage, nous fîmes à la hâte nos préparatifs. Nous partîmes en effet à quatre heures après midi, et après une marche de quinze verst, nous nous arrêtâmes sur les bords de la *Zolka* pour y passer la nuit.

Avant de commencer le récit de notre course dans les montagnes, il sera bien de jeter un coup d'œil sur le terrain que nous avons à parcourir, et sur les hommes qui nous entouraient. Un plateau qui s'élève insensiblement jusqu'à la hauteur de 8 à 9000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, déchiré dans toutes les directions par de profondes et étroites vallées; des pâturages immenses sur les hauteurs, de véritables steppes, où la vue ne rencontre aucun arbre, aucune habitation; des abîmes dont les flancs sont garnis de broussailles, et dans le fond desquels on voit de petits torrens se précipiter de roche en roche: voilà le tableau de la première chaîne du Caucase, qui est entièrement composée de roches calcaires et de grès, disposées en couches horizontales. Aucune de ces montagnes ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles, on ne voit que çà et là dans les crevasses et à l'ombre sur les plus grandes hauteurs, des parties de neige qui résistent pendant la plus grande partie de l'été à l'action des rayons du soleil. Ces montagnes ont partout la forme d'un plateau; d'immenses pâturages s'étendent sur les points les plus élevés; comme ces hauteurs

ne se débarrassent de neige qu'au milieu de l'été, l'herbe y est encore fraîche lorsque tout y est déjà brûlé dans la vallée; les Tcherkesses y conduisent au mois de juillet leurs chevaux et leurs moutons, pour les mettre à l'abri de la chaleur et des insectes.

On voit que ces montagnes ne ressemblent pas à celles de la Suisse et du Tyrol. En Suisse, les Alpes calcaires sont souvent couvertes de neiges éternelles; elles s'élèvent ordinairement en forme de pics et d'aiguilles, de sorte que, s'il y a des prairies d'une petite étendue à des hauteurs considérables, elles n'occupent jamais les points les plus élevés, il serait impossible d'y voyager sur les hauteurs, on est obligé de suivre le cours des vallées, au lieu qu'au Caucase celles-ci présentent souvent les plus grandes difficultés par leur peu de largeur, par les précipices qui les bordent, et par l'impétuosité des torrens qui les traversent.

Les plus anciens des grès qui composent la partie la plus élevée de la première chaîne du Caucase, et la plus rapprochée de la chaîne centrale dont nous allons parler tout-à-l'heure, reposent sur un conglomérat quartzeux très-grossier, qui repose à son tour sur un schiste argileux. Ces grès forment des précipices très-escarpés, et tournés vers la chaîne centrale dont ils sont séparés par de profondes vallées; la disposition horizontale de leurs couches, la régularité avec laquelle ils alternent avec la roche calcaire, et enfin les coquilles qu'ils renferment donnent le témoignage le plus évident qu'ils ont été déposés par les eaux. Mais aussitôt qu'on s'avance dans le terrain du schiste argileux, la

forme des montagnes change; des rochers escarpés de trachyte sortent, pour ainsi dire, des crevasses du schiste argileux, s'élèvent rapidement jusqu'à la hauteur de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, en présentant des aiguilles et des crêtes dont les flancs sont parsemés de petites masses de neiges éternelles; ces trachytes forment la chaîne centrale, et l'Elbrouz même en est composé. Ces porphyres trachytes sont évidemment d'origine volcanique; j'en ai découvert qui portaient le caractère de véritables laves. Ces roches sont presque entièrement dépourvues de végétation; à peine quelques plantes alpines poussent par-ci par-là entre les débris, effets d'une destruction générale. Dans les vallées mêmes, où l'on rencontre cependant du gazon et quelques arbres rabougris, la rigueur du climat, qui est l'effet de l'élévation considérable de cette contrée, est telle, qu'au milieu du mois de juillet, lorsque nous y arrivâmes, on s'apercevait par l'état de la végétation, qui commençait à peine à se développer, que la neige n'avait disparu que depuis peu de temps.

La chaîne centrale du Caucase, telle que je viens de la décrire, offre des difficultés insurmontables pour le transport des vivres et autres approvisionnements nécessaires à l'existence d'une escorte nombreuse, sans laquelle on ne peut voyager dans ces contrées. Des sentiers étroits, battus pour la première fois par nos propres chevaux, nous conduisaient souvent par mille détours sur la moitié de la pente presque perpendiculaire d'une montagne, dont le sommet était enveloppé

de brouillards, et le pied baigné par un torrent impétueux. On conçoit que de telles routes sont impraticables pour des chariots ; nous étions obligés de laisser derrière nous la plus grande partie de nos provisions et nos canons ; les chameaux mêmes, qui portaient nos tentes, ne pouvaient plus nous suivre. Le manque de fourrage et même quelquefois de bois de chauffage n'était pas le moindre des inconvéniens ; il fallait tout apporter de loin, et par des sentiers quelquefois plus dangereux encore que ceux par lesquels nous étions venus.

Les routes sur les plateaux de la première chaîne du Caucase, offrent moins de difficultés ; néanmoins, elles ne sont guère praticables que pour les chariots du pays, à deux roues et attelés de bœufs. Sur les hauteurs on rencontre des plaines immenses, et par conséquent d'assez bonnes routes ; mais souvent on se voit arrêté tout d'un coup par une profonde vallée, dans laquelle il faut descendre pour en sortir de nouveau du côté opposé ; on est forcé de s'engager dans une route de la largeur de quelques pieds seulement, bordée d'un côté par un mur de rochers, de l'autre par un abîme, et qui descend en faisant mille détours. Dans ces cas, les bœufs ne peuvent plus retenir les chariots, nos fantassins étaient obligés d'unir leurs forces à celles des conducteurs pour empêcher que les chariots ne se précipitassent dans l'abîme ; le transport des canons surtout, rencontrait souvent des obstacles presque insurmontables ; il fallait beaucoup de courage et une fermeté inébranlable pour les vaincre. C'est ici

que j'ai eu mille fois l'occasion d'observer et d'admirer la subordination, l'ordre qui règne dans nos troupes, l'intrépidité qui anime nos soldats. Malgré les dangers qui nous entouraient à chaque pas, malgré les privations de toute espèce auxquelles nous étions exposés pour une cause qui n'inspirait aucun intérêt à la plupart des personnes dont notre escorte était composée, pas un ne murmura ; toujours la même activité pendant la marche, la même gaîté au camp.

Notre marche était toujours divisée en plusieurs détachemens ; une centaine de Cosaques de la ligne formaient l'avant-garde ; la suite du général, lui-même et son fils en avant, présentait tantôt un peloton irrégulier, tantôt une longue file, selon la largeur du sentier ; elle était composée de plusieurs officiers et autres employés du général, de quelques princes tcherkesses, d'un interprète et de nous. Puis, à une distance convenable, suivait l'arrière-garde, composée de 250 Cosaques de la ligne, qui enveloppait un détachement d'infanterie de 600 hommes, destinés à l'escorte des canons et des bagages. On peut se figurer que, suivis d'un train aussi considérable, nous ne faisons pas beaucoup de chemin dans un jour ; après 20 à 30 verst de marche, nous nous arrêtons vers midi, dans quelque vallée qui pût nous fournir de l'eau, du bois et de l'herbe ; le général choisissait une place convenable pour établir nos tentes kalmuques qui étaient au nombre de trois ; une pour le général, une autre pour sa suite et une troisième pour nous ; on allumait du feu, on tuait un mouton, on préparait le dîner,

qui ordinairement avait lieu à cinq heures du soir; en attendant, quelques-uns se reposaient, d'autres faisaient des courses dans les environs, sans cependant s'éloigner trop du camp, pour ne pas être surpris par les Tcherkesses, qui nous entouraient de toute part, qui observaient continuellement notre marche, et cachaient avec peine la défiance que nos mouvemens leur inspiraient. Le diner fut toujours servi dans la tente du général, plus spacieuse et plus chaude que les nôtres; nous étions assis par terre le long d'une nappe étendue sur le gazon, et les assiettes placées sur nos genoux. La forme des tentes kalmuques est celle d'un cylindre surmonté d'un cône tronqué; leur sommet est percé d'une ouverture circulaire pour laisser passer la fumée, lorsqu'on fait du feu dans l'intérieur; cette ouverture se ferme en temps de pluie et pendant la nuit par une espèce de couvercle. La carcasse de ces tentes est construite avec beaucoup d'art et de précision en baguettes de bois très-légères; le tout est couvert de larges pièces de feutre blanc et épais; ni la pluie, ni le vent n'y pénètrent. Six chameaux étaient destinés à leur transport; plusieurs Kalmuks propriétaires de ces chameaux, aidés de quelques Cosaques, les établirent en fort peu de temps. Vers le soir notre camp présentait un tableau très-animé, et d'autant plus nouveau pour nous et pour les Tcherkesses, qui nous entouraient, qu'aucune armée n'avait pénétré avant nous dans ces vallées. Les canons, les charriots, escortés par les fantassins et le reste des Cosaques, étaient enfin arrivés jusqu'au dernier; les tentes

des officiers, en toile blanche, étaient déjà dressées; il n'y avait que quelques soldats qui travaillaient encore à la construction de leurs huttes, si l'on peut appeler ainsi des tas d'herbe dans lesquels ils avaient pratiqué des trous pour s'y coucher, ou des manteaux de feutre suspendus sur quelques baguettes de bois enfoncées dans le sol. On avait concentré les bagages sur un point; les chevaux, les chameaux s'étaient dispersés dans la vallée pour chercher leur nourriture. On plaçait des vedettes sur les hauteurs qui dominaient le camp et les alentours. Enfin, on se rassemblait pour la prière du soir; on battait la caisse et on tirait un coup de canon qui était répété par mille échos; c'était le signal du coucher. Mon manteau de feutre, étendu sur l'herbe, me servait de matelas; je me couvrais d'un autre manteau que j'avais apporté par précaution. La fatigue de la journée nous plongeait bientôt dans un profond sommeil, qui n'était que rarement interrompu par les cris des vedettes qui nous entouraient. A la pointe du jour le tambour se faisait entendre de nouveau; il fallait nous lever, nous habiller à la hâte, car un quart d'heure après on défaisait les tentes, et les paresseux risquaient d'être surpris dans leurs lits par les regards de tout le camp, et de s'habiller exposés à la fraîcheur du matin et quelquefois à la pluie. L'avant-garde se mettait aussitôt en mouvement, et nous la suivions dans l'ordre que j'ai déjà décrit.

Je reprends maintenant le fil de ma narration, qui nous avait déjà conduit jusque sur les bords de la *Zolka*. Il y a plusieurs petites rivières qui portent ce

nom, et qui se réunissent avant de se jeter dans la *Kouma*. Le nom tcherkesse de la *Zolka* est *Dzelioukha*, on la passe facilement à gué; elle se gonfle cependant quelquefois par les pluies et inonde les prairies voisines, auxquelles elle donne un air de fraîcheur que, dans cette saison, on chercherait en vain hors des montagnes. Le lendemain, en nous avançant sur une hauteur, nous eûmes la vue de la chaîne centrale; car les nuages qui l'avaient enveloppée la veille, s'étaient entièrement dissipés. On découvrit vers le sud, et près de l'horizon, des montagnes couvertes de neige dont l'aile droite était dominée, au sud-ouest, par l'*Elbrouz*; à gauche, elles étaient terminées par le *Kazbek* (ou plutôt *Mqinvaré*) dont on distinguait à peine les formes, tant il se perdait dans les brouillards de l'horizon. Dans le sud même, avant que l'œil fût arrivé aux montagnes couvertes de neige, on distinguait les montagnes habitées par les *Khoulambtsi* (1). En se tournant du côté droit vers le nord, on découvrait successivement dans l'ouest *Temir-Koptchek*, au nord-ouest la montagne qui donne naissance à la *Pikhaghogha*, dans le nord le *Bech-taw*, et enfin l'*Os-khadacha* dans la direction de l'est. C'est ici que nous

(1) C'est ainsi que les Russes nomment une partie des tribus d'origine turque qui habitent le versant septentrional des hautes montagnes du Caucase. Le nom de *Khoulambtsi* est dérivé de celui du village de *Khoulam*, situé sur la gauche de la rivière *Tchérek-khako* qui longe le versant oriental de la chaîne du mont *Kachkattaw*, et se réunit au *Tchérek* par la gauche. — Voyez mon *Voyage au mont Caucase*, tom. I, pag. 313. — Kl.

reçûmes pour la première fois la visite d'un prince tcherkesse qui était venu au devant de nous; c'était *Arslan-bek*, c'est-à-dire *prince lion*, de la famille des *Djemboulat*, de la Kabarda, entouré de quelques-uns de ses vassaux dont le nombre total est évalué à quatre cents. Il était costumé d'une redingote courte en drap bleu, bordée de galons en argent; un sabre, un pistolet, un poignard très-large, que les Tatares appellent *kindjal* (ou plutôt *kandjal*), composaient son armure; un fusil dont la batterie était richement montée, mais qui, dans ce moment, était caché dans un fourreau, était porté par quelqu'un de sa suite. Son cheval était petit, mais vigoureux et bien fait, sa bride et sa selle étaient couvertes de plaques d'argent, travaillées avec art. Après avoir présenté ses hommages au général, il se remit en marche avec nous et nous accompagna pendant plusieurs jours, après quoi il s'en retourna chez lui.

Après avoir traversé un plateau de plusieurs verst d'étendue, nous arrivâmes à la chaîne des collines qui bordent la rive gauche de la *Malka*; nous nous dirigeâmes sur une montagne escarpée d'un côté, qu'on distingue de très-loin et qui indique au voyageur l'endroit où il faut passer pour pénétrer dans la vallée de la *Malka*. Nous descendîmes enfin dans cette vallée et nous suivîmes les bords de la rivière en la remontant.

La vallée de la *Malka* est assez large, et bordée des deux côtés par des rochers escarpés de calcaire et de grès. C'est une des vallées les plus étendues du Caucase, et quoiqu'elle ne soit pas comparable à celle du

Kouban, elle présente cependant beaucoup de sites pittoresques. Le sol en est fertile; elle dut être habitée autrefois, car on rencontre encore çà et là des tas de pierres accumulés visiblement par la main de l'homme; ce sont des tombeaux, à ce que disent les Tcherkesses. Un peu au-dessus du confluent de la *Malka* et de la *Kich-malka* (ou plutôt *Kitchi-malka*, *Petite Malka*), la première se resserre entre deux rocs, de sorte qu'il suffit d'y jeter quelques poutres et de les couvrir d'une couche de broussailles et de terre pour y former un pont; voilà pourquoi l'on appelle cet endroit Pont de pierre de la *Malka*. On y a construit une petite redoute qu'on honore du nom de forteresse, et qui fait partie de la ligne militaire; la garnison n'en est pas considérable, mais suffisante pour défendre le passage du défilé formé par la réunion des deux rivières; elle est assez proprement logée dans des huttes bâties de terre.

Le général fit établir le camp non loin de cette redoute. Après quelques momens de repos, il fit venir devant lui les princes et les chefs tcherkesses, qui s'étaient rassemblés tant pour rendre hommage au général, que pour s'informer des motifs qui l'avaient amené. Jusqu'ici nous étions encore sur le territoire des Kabardiens, qui ont prêté depuis long-temps le serment de fidélité à S. M. l'empereur de Russie, et qui sont accoutumés à voir des troupes russes chez eux; mais le bruit s'était déjà répandu que nous allions entrer sur le territoire des *Karatchaï* (1) et nous appro-

(1) Voyez d'amples détails sur cette tribu d'origine turque,

cher de l'*Elbrouz*. Les *Karatchaï*, qui, l'année passée, avaient perdu une bataille contre les Russes, et qui venaient seulement de prêter le serment de fidélité, ne pouvaient voir sans inquiétude s'approcher de leurs frontières une force aussi considérable; quelques malveillans, quelques émissaires des *Abazekh* (1), peuplade encore indépendante, et qui est sous l'influence de la Porte Ottomane, avaient profité de ce moment de fermentation pour les exciter à la rébellion, et leur persuadaient que les Russes venaient seulement pour les détruire et pour se venger des pertes qu'ils leur avaient occasionnées l'année dernière. Ils avaient effectivement demandé des secours à leurs voisins; ils avaient fortifié leurs villages, bouché les défilés et porté des pierres sur les montagnes pour les faire rouler sur nous lorsque nous passerions; cependant, avant de commencer les hostilités, ils avaient résolu d'envoyer quelques-uns de leurs chefs au-devant du général pour tâcher de découvrir ses véritables intentions.

Le général les fit entrer dans sa tente, et en leur parlant avec beaucoup de bienveillance, il dissipa bientôt leurs craintes. Il leur dit que maintenant qu'ils avaient prêté le serment de fidélité, on les regardait comme des sujets russes, et qu'il s'exposerait lui-même au ressentiment de son souverain, s'il voulait leur faire le moindre mal; que par la bonne conduite et la sou-

dans le premier volume de mon *Voyage au Caucase*, pag. 280 et suiv. — Kl.

(1) Voyez mon *Voyage au Caucase*, tom. 1, pag. 224. — Kl.

mission qu'ils avaient montrée depuis l'année passée, ils avaient acquis des droits incontestables à l'amitié des Russes; que c'était seulement le desir de connaître leur pays remarquable, qui l'avait amené, lui et quelques savans, uniquement occupés à recueillir des plantes, des pierres et des animaux, et qu'il avait voulu profiter de la bonne intelligence qui régnait entre les Russes et les Karatchai, pour approcher de l'*Elbrouz*, dont personne n'avait approché jusqu'ici. Il leur promit d'ailleurs qu'il ne passerait pas par leurs villages, et les congédia après leur avoir fait quelques présens.

Le lendemain matin nous reçumes encore la visite de quelques Kabardiens que la curiosité avait attirés dans notre camp. Le plus distingué d'entre eux était *Koutchouk-Chankot*, un des princes les plus riches de la Kabarda; il se dit parent de l'empereur de Russie; parce que Ivan Vassiliévitch s'était allié à sa famille, en épousant la princesse Marie, fille de Temrouk; c'est après ce mariage que le tsar russe prit le nom de prince de la Kabarda.

Le prince *Chankot* est un vieillard de quatre-vingt-dix ans, mais, malgré son âge avancé, il est encore très-vigoureux, bon cavalier et grand chasseur; il revenait de la chasse où il avait tué un ours et deux cerfs; mais, disait-il, mes forces commencent à décliner, je ne me porte pas bien et j'ai l'intention d'aller aux eaux minérales pour me remettre. Il était entouré de ses ousdènes (gentilshommes) qui montraient beaucoup de respect pour lui. Quoique la noblesse tcherkesse

sort tout-à-fait indépendante, elle est cependant accoutumée à se ranger autour de quelque prince riche et puissant, à l'accompagner à la chasse, à le suivre sur le champ de bataille. Cette coutume donne un air de grandeur aux princes, qui d'ailleurs ne se distinguent pas beaucoup des ousdènes, ni dans leur costume, ni dans leur manière de vivre; elle donne un grand pouvoir aux anciennes familles, aux *Djemboulat*, aux *Bekmourza*, aux *Misost* et aux *Atajouk*, et favorise particulièrement leur penchant pour une vie errante et pour le brigandage; car un prince trouve partout des ousdènes déterminés à le suivre et à partager avec lui le danger et le profit d'une entreprise. Ils parcourent les environs en troupes considérables, surprennent les hommes qui se sont éloignés sans escorte des postes militaires, enlèvent les troupeaux de bétail et de chevaux, et attaquent même quelquefois les établissemens russes, après s'être glissés à travers la ligne par les sentiers les plus difficiles et pendant la nuit. Ils ne prennent jamais de provisions avec eux, car si la chasse, si abondante dans ces contrées, ne leur fournit pas une nourriture suffisante, ils ont le droit de prendre un mouton sur chaque troupeau qu'ils rencontrent, et en cas de besoin, ils savent se passer de nourriture pendant un ou deux jours. Pendant la nuit, ils se mettent à l'abri sous quelque rocher; leurs larges manteaux de feutre leur servent en même temps de matelas et de couverture; leurs chevaux, qui ne connaissent pas d'autre nourriture que l'herbe des prés, en trouvent partout en abondance; on leur lie les pieds par une

courroie destinée à cet usage, pour qu'ils ne puissent pas trop s'éloigner de leurs maîtres. Si un ennemi s'approche, ils se jettent d'abord sur leurs chevaux, puis ils l'examinent de loin, pour comparer ses forces avec les leurs; s'il est le plus fort, ils cherchent leur salut dans la fuite, tout en tirant leurs fusils de leurs fourreaux, et ils ne manque presque jamais d'échapper, parce que leurs chevaux sont plus agiles que ceux de leurs ennemis et qu'ils connaissent mieux les sentiers dérobés; mais si l'ennemi se montre beaucoup plus faible, ils fondent sur lui et l'entourent; s'il se rend sans résistance, ils ne font aucun mal à sa personne, ils le détroussent seulement, lui lient les mains et les pieds et l'enlèvent comme prisonnier. S'il est d'une classe inférieure, ils le vendent aux Turcs comme esclave, mais si c'est quelqu'un pour lequel ils peuvent espérer de recevoir une bonne rançon, ils lui passent un anneau de fer autour du cou et l'attachent dans leur cabane au pied de leur lit, pour le garder à vue jusqu'à ce qu'il soit racheté.

Le même jour, c'est-à-dire le 10 juillet, le général résolut de faire une excursion au *Kindjal* (ou *Kandjal*), qui fait partie de la première chaîne des montagnes du Caucase. On amena seulement deux tentes et des provisions pour trois jours, une troupe de cavalerie et un petit détachement d'infanterie forma notre escorte. Un des princes les plus fidèles à la Russie, de la famille des Atajouk, avait rapporté de ses courses dans les environs du Kindjal, un morceau de minerai de plomb qui paraissait assez riche pour moti-

ver des recherches plus exactes. Nous traversâmes d'abord la Malka sur le pont dont j'ai parlé plus haut, et nous nous avançâmes dans une petite vallée qui joint ses eaux à celle de la Malka; puis, tournant sur notre gauche, et gagnant les hauteurs qui bordent au sud la vallée de la Malka, en montant toujours, nous traversâmes plusieurs plateaux couverts d'une riche verdure. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes de notre camp sur la Malka, dans la direction de sud-est, une hauteur visible et distinguée par sa forme, qui est celle d'un promontoire, et par la couleur blanche des roches dont elle est composée, et qui lui a valu le nom de *Beloi-Iar* (bord escarpé blanc). Nous nous arrêtâmes un peu plus loin, sur une hauteur qui s'appelle la Colline de Mahomet (*Mahmed kourgan*), et d'où l'on découvre le Kindjal et la chaîne centrale du Caucase.

La première chaîne du Caucase, dont les sommités sont presque généralement composées de grès, et qui a la forme d'un plateau très-allongé, est celle qui mérite le plus l'attention du géographe et de l'historien. Le grès donne un passage facile et abondant aux eaux de sources, et retient mieux les eaux de pluie que la roche calcaire et le trachyte; c'est sans doute cette cause qui donne une fraîcheur si brillante à la verdure qui le couvre. Les Tcherkesses utilisent depuis longtemps ces excellents pâturages; lorsque le séjour de la vallée est insupportable à leurs troupeaux, à cause de la chaleur et des insectes, ils les font paître sur les montagnes, où l'herbe est encore tendre et l'air frais. Ils

ont partagé ces prairies en plusieurs propriétés : chaque famille distinguée a une montagne qui lui appartient de préférence, quoique leur droit de propriété ne soit pas exclusif. C'est de cette manière que chaque montagne de la première chaîne a reçu un nom particulier, tandis qu'entre tant de sommets couverts de neiges éternelles, qui font partie de la chaîne centrale, on ne distingue que les plus élevés, l'Elbrouz et le Kazbek.

En s'avancant sur la première chaîne du Caucase dans la direction de l'est à l'ouest, dans sa partie la plus rapprochée de la chaîne centrale, où elle forme une suite de précipices tournés vers le sud et souvent interrompus par de larges vallées, on rencontre premièrement l'*Inal*, qui tire son nom d'une famille distinguée de princes tcherkesses. Vers l'est l'*Inal* est séparé par une crevasse profonde d'un pic hérissé d'aiguilles d'une forme singulière, qui lui a valu la dénomination de *Navojidze* en tcherkesse et *Babi-zoub* en russe, ce qui signifie *dent de vieille femme*. L'*Inal* est suivi vers l'ouest par le *Kindjal*, puis vient le *Bermamuk* (1), la *Movahanna*, le *Pagoun*, l'*Elmourza*, le *Kacheghgha*, l'*Otchkhor*; ce dernier s'étend jusqu'à la rive droite du Kouban. Sur la fin de notre expédition, nous avons longé toute cette chaîne de montagnes; dans la suite de ce rapport, je la décrirai avec plus de détail; revenons maintenant à notre course au *Kindjal*.

(1) C'est vraisemblablement la même montagne qui est appelée dans la carte du général Khatov, *Hauteur Beznamek*. — Kt.

Nous avançâmes jusqu'au bord d'un précipice au pied duquel l'*Ourda* roulait ses ondes écumantes. Cette rivière prend sa source entre le *Kindjal* et l'*Inal*, longe le dernier en se dirigeant vers l'est, se renforce par l'affluence de plusieurs petits ruisseaux, parmi lesquels on distingue la *Psipsa* qui se précipite d'une crevasse entre la *Novojidze* et l'*Inal*, et tombe enfin dans le *Baksan* après avoir pris le nom de *Goundelen* (1). Du point où nous nous arrêtâmes, on peut voir la vallée du *Baksan*, mais l'embouchure du *Goundelen* était cachée par une montagne; on y a devant ses yeux la *Navojidze*, l'*Inal*, le *Kindjal*, et dans le fond du tableau la chaîne centrale couverte de neige; tout cela forme un ensemble très-pittoresque. En attendant l'arrivée de nos tentes, qui avait été retardée par un accident, le général résolut de descendre jusque sur la rive de l'*Ourda*, et de remonter cette rivière aussi loin qu'il serait possible.

La descente fut très-pénible, la vallée de l'*Ourda* est étroite, et bornée des deux côtés de montagnes escarpées. Nous marchâmes tout près de la rivière, qu'il fallut plusieurs fois passer à gué, lorsque des éboulemens de pierres nous empêchaient de suivre la même rive. Bientôt nous aperçûmes à notre droite une caverne que nous allâmes visiter, elle était spacieuse, assez profonde et partagée en plusieurs compartimens;

(1) Cette rivière est nommée *Goundelen* (ou comme on y lit par erreur, *Goundslen*) sur la carte du général Khatov, qui donne le nom d'*Ourdo* au canton situé entre cette rivière, le *Baksan* et la rive droite de la *Malka*. — Kt.

des filets d'eau se précipitaient de la hauteur des rochers. Nous découvrîmes des traces de fumée sur la voûte; on nous dit que les montagnards s'y logeaient quelquefois, lorsqu'ils faisaient paître leurs brebis sur la vallée de l'Ourda. A une petite distance de cette caverne, la rivière se resserre tellement entre les rochers, qu'il nous fut impossible de continuer notre route; sur les bords de la *Psipsa* (qui se jette dans l'Ourda en cet endroit), nous nous reposâmes pendant quelques momens à l'ombre d'un rocher qui s'avancait au-dessus de nos têtes; puis nous retournâmes à notre camp, sur la Colline de Mahomet, par le même chemin que nous avons pris pour venir.

Le lendemain, 11 juillet, à quatre heures du matin, nous quittâmes de nouveau notre camp pour aller visiter les sources de l'Ourda, que nous n'avions pu atteindre la veille: on avait rapporté au général qu'on y trouvait des mines de plomb. Après avoir suivi, pendant quelques heures, une direction parallèle à celle de la chaîne de l'Inal et du Kindjal, par un terrain très inégal, nous descendîmes dans une vallée formée par le confluent de deux petites rivières. Mon baromètre indiquait une hauteur de 5000 pieds au-dessus du niveau de la mer; à dix heures du matin, et par un temps serein et calme, il faisait très-frais; les sources environnantes avaient une température de 4 degrés de Réaumur seulement. Après un déjeuner frugal, nous nous remîmes en marche, nous franchîmes plusieurs montagnes escarpées, par des sentiers difficiles; enfin, nous nous trouvâmes sur les bords

d'une vallée profonde et étroite, dans laquelle il fallait descendre: c'était encore la vallée de l'Ourda, mais nous étions plus près de sa source que la première fois. Le sentier qu'il faut suivre, descend le précipice en faisant mille détours; il est si escarpé dans quelques endroits, que nous étions souvent obligés de descendre de nos chevaux et de les mener par la bride.

J'ai déjà dit que la chaîne centrale du Caucase, d'origine volcanique, présente un aspect tout-à-fait différent de celui de la première chaîne; on se trouve ici sur la limite des deux formations, on voit déjà plusieurs bancs d'une lave vaporeuse et noire, percer au jour par les fentes de la roche calcaire. L'Ourda roule ses eaux impétueuses dans le fond d'une immense crevasse; nous nous vîmes pour la première fois étroitement serrés par des précipices. Le grès, qui couvre les hauteurs, se fend souvent perpendiculairement; des masses énormes se détachent, roulent dans le précipice ou s'arrêtent à quelque distance; les rochers dont elles se sont détachées, présentent pendant long-temps des angles saillans d'une cassure fraîche, des pics, des aiguilles et mille autres formes bizarres.

Arrivés sur la rive de l'Ourda, les Tcherkesses, nos conducteurs, nous montrèrent quelques morceaux de schiste argileux parsemé de mica, qu'ils avaient pris pour une mine de plomb; mais, disaient-ils, un peu plus loin ils y en a d'autres. Le général résolut de les suivre encore; comme nous avons encore beaucoup de chemin à faire, et qu'il aurait été impossible de revenir avant la nuit à notre camp sur la Colline de

Mahomet, il envoya un exprès pour faire transporter nos tentes dans la vallée où nous avions déjeuné ce jour là. Nous montâmes une pente très-rapide, couverte de quelques bouleaux, pour sortir de la vallée de l'Ourda; les plus intrépides cavaliers étaient obligés de descendre; et nous eûmes beaucoup de difficultés à faire monter nos chevaux avec nous. Après trois heures de marche, nous descendîmes de nouveau, pour atteindre les bords d'une rivière assez large qui s'appelle Kindjal, du nom de la montagne où elle prend sa source, et c'est ici que les Tcherkesses nous dirent que les mines de plomb étaient encore éloignées de six verst, mais que le chemin qui y conduisait en suivant les rives du Kindjal, était impraticable en ce moment, parce que le fleuve, gonflé par les eaux de pluie et de neige, avait débordé en plusieurs endroits. D'ailleurs, il était déjà trois heures après midi, et nous étions harassés de fatigue; le général décida donc de retourner au camp.

Les horreurs de cette traversée sont encore présentes à mon imagination. Nous courûmes d'un pas précipité le long d'effroyables abîmes; tantôt le sentier étroit côtoyait un rocher, dont les débris avaient formé un rempart mal assuré au milieu de sa pente, et où nos chevaux bronchaient à chaque pas; tantôt c'était une montagne escarpée et couverte d'un gazon glissant que la neige venait de quitter, qu'il fallait franchir. Nous étions menacés d'être surpris par la nuit, le soleil était près de se coucher, lorsque nous longeâmes tout le Kindjal du côté qui regarde la chaîne

centrale, dont il est séparé par une profonde et large vallée; la route était large de plusieurs pieds, mais si escarpée, que les chevaux avançaient avec beaucoup de peine sur un gravier glissant qui roulait sous leurs pieds; nous avions un mur de rochers à notre droite, un précipice à notre gauche. Heureusement nous gagnâmes le plateau avant la nuit, et nous arrivâmes à notre camp par le plus beau clair de lune. Nous y passâmes la nuit par un froid qui ne s'élevait qu'à quelques degrés au-dessus du point de la congélation de l'eau; et le lendemain nous retournâmes à notre premier camp auprès du pont de pierre de la Malka.

Le 13 juillet nous continuâmes notre marche en remontant la vallée de la Kitchi-Malka; nous ne fîmes que 20 verst ce jour là. Le 14, après avoir franchi plusieurs montagnes, nous entrâmes dans la profonde vallée du *Kassaout*. De ce point, nous fîmes encore une excursion dont je ne retracerai que les points les plus remarquables. C'était encore pour examiner une mine de plomb que les Tcherkesses avaient exploitée depuis long-temps, nous avons pris des renseignements plus positifs, et cette fois-ci l'espoir que nous avions de découvrir quelque chose, était mieux fondé. Je ne parlerai pas des difficultés que nous eûmes à vaincre, elles étaient de la même espèce que celles dont j'ai déjà tracé le tableau, et qu'éprouve le voyageur lorsqu'il traverse les vallées du Caucase, au lieu de suivre leur direction. Après avoir monté une pente très-rapide, nous traversâmes plusieurs plateaux dont l'élévation au-dessus de la mer était de 6 à 7000 pieds:

la température moyenne qui correspond, dans le Caucase, à cette hauteur, est favorable aux bouleaux qui couvrent çà et là les pentes les moins escarpées; les plateaux portent toujours le caractère d'une steppe, et aucun arbre n'intercepte la vue qui se porte vers le sud sur la chaîne centrale, et vers le nord sur la plaine dans laquelle les plateaux du Caucase se perdent insensiblement.

Nous nous arrêtas pour quelques momens sur une plaine couverte de monceaux de pierres, qui paraissent entassées par la main de l'homme; c'est ici, dirent nos guides tcherkesses, qu'ont demeuré les Francs, dont le roi *Kouban* a donné son nom au fleuve *Kouban* (1). Enfin nous découvrîmes, sur le penchant d'une montagne très-escarpée, quelques fouilles irrégulières qui avaient fourni les morceaux de plomb sulfuré qu'on nous avait apportés. La mine n'était pas riche, mais, en cherchant mieux, peut-être en trouvera-t-on de plus abondantes; dans ce moment toute exploitation dans ces contrées devient presque impossible par la difficulté de s'y établir.

Le même chemin que nous avons pris pour venir, nous reconduisit à notre camp sur la rive du *Kassaout*. Nous le quittâmes le lendemain, et en traversant les

(1) Le souvenir d'une colonie de *Frenghi* ou Européens, s'est conservé chez la plupart des tribus qui habitent dans le voisinage de l'*Elbrouz*. On voit encore près du village principal des *Karatchai*, et à l'endroit appelé *Getmich-bach*, beaucoup d'anciens tombeaux que les habitans prétendent être ceux des *Frenghi* qui y ont habité autrefois. — KL.

hauteurs comprises entre le *Bermamuk* et la chaîne centrale, nous nous approchâmes de plus en plus de l'*Elbrouz*. Le temps n'était pas favorable; des averses continuelles rendaient les chemins impraticables, faisaient déborder les rivières et nous dérobaient, par les vapeurs qu'elles occasionnaient, la vue des montagnes; nous étions presque continuellement enveloppés de brouillards. Le général, qui aurait été fâché de manquer un des buts principaux de l'expédition, l'ascension de l'*Elbrouz*, résolut d'attendre le moment favorable, qui ne tarda pas à arriver.

Le 20 juillet, après avoir laissé nos chariots et nos canons avec un petit détachement pour les défendre, dans la vallée du *Kharbis*, qui est située sur la limite des montagnes de grès et de trachyte, nous traversâmes la première échelle de la chaîne centrale par des sentiers très-difficiles; nous descendîmes dans la vallée supérieure de la *Malka*, qui prend sa source à la base de l'*Elbrouz*, et nous établîmes notre petit camp au pied même de cette montagne, à huit mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan.

Le lendemain matin (le 21 juillet) le général monta sur une des élévations qui entouraient notre camp, pour reconnaître la route que nous devions prendre, afin d'arriver, s'il était possible, au sommet de l'*Elbrouz*. Aussitôt il rassembla autour de lui les Cosaques et les Tcherkesses qui devaient nous accompagner, et promit des récompenses considérables à ceux d'entre eux qui atteindraient les premiers le sommet; le premier devait recevoir 400 roubles, le second 200; s'il

était impossible d'avancer jusqu'à la dernière sommité, ceux mêmes qui n'auraient franchi que la moitié du cône couvert de neige, seraient récompensés.

Nous nous mîmes en marche à dix heures du matin; après avoir traversé la *Malka*, nous fûmes déjà obligés de renvoyer nos chevaux, car il fallait franchir un amas de rochers, de sorte qu'on ne pouvait avancer qu'à pied en grim pant et en sautant de bloc en bloc. Les fantassins et les Cosaques qui formaient notre escorte, furent chargés de nos effets et d'un peu de bois de chauffage. Après six heures de marche, c'est-à-dire à quatre heures après midi, nous arrivâmes enfin à la limite des neiges. Nous avons déjà vu que la chaîne centrale du Caucase est composée de trachyte. Qu'on se figure un plateau alongé, de 8 à 10,000 pieds d'élévation, déchiré dans toutes les directions par des vallées étroites et profondes, traversé au milieu et suivant toute sa longueur par une crête de rochers escarpés, d'un aspect pittoresque, dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle; cette crête forme, à-peu-près sur la moitié de sa longueur, une excavation très-large et peu profonde, dont le milieu est occupé par un cône à deux sommets, entièrement couvert de neige, et sur laquelle les parties saillantes du roc qu'elle recouvre, paraissent comme de petites taches; ce cône est l'*Elbrouz*; sa hauteur surpasse de 3 à 4000 pieds celle des sommets environnantes. Nous passâmes la nuit au pied de ce cône, dans un fond abrité par des blocs immenses de trachyte noir, au milieu duquel il s'était formé un petit amas d'eau de neige; pas une

trace de verdure, à peine quelques lichens couvrent-ils les rochers; cet endroit se trouve seulement d'une centaine de pieds moins élevé que la limite des neiges éternelles. Nous nous couchâmes sur les débris des rochers qui s'étaient amoncelés dans ce fond. La nuit fut très-fraîche; je m'éveillai plusieurs fois pour jouir du beau spectacle que nous offrit en ce moment ce désert de rochers et de neige éclairé par la lune. Ce tableau, d'une imposante simplicité, s'est gravé profondément dans mon ame; il n'était composé que de trois teintes, la couleur argentée de la neige et de l'astre qui l'éclairait, l'azur du ciel et la couleur noire des rochers confondue avec les ombres de la nuit; mais le groupement pittoresque des formes, la douceur des contours, la gradation des teintes et enfin le calme qui régnait autour de nous, le repos délicieux dont jouissait mon ame donnaient un charme inexprimable à ce tableau, et jamais dans ma vie rien de plus magique ne s'offrit à mes yeux. Le lendemain, lorsque nous fûmes sur le sommet même, mes forces étaient épuisées, mon imagination, frappée par les dangers qui m'entouraient, n'avait pas assez d'énergie ni assez de fraîcheur pour recueillir les impressions variées dont, pour ainsi dire, elle était assiégée; mes yeux, éblouis par l'éclat de la neige, ne cherchaient dans les ombres de la vallée qu'un peu de repos, et le sentiment de ma position prévalait trop pour que j'eusse pu jouir des objets nouveaux que je voyais autour de moi.

Assis sous un rocher, sur lequel nous avions tracé la veille un pentagramme dont les cinq coins étaient

occupés par les lettres initiales de nos noms, je contemplai ce cône entièrement couvert de neige, qui se partage en deux pointes vers le sommet; des masses anguleuses de glace et de neige compacte se sont accumulées dans la cavité qui les sépare; peut-être se sont-elles détachées du sommet d'où elles ont roulé dans le fond. Ces neiges couvrent des précipices; les eaux qui jaillissent des flancs de la montagne ou qui se ramassent dans les cavités des rochers, fondent et enlèvent les parties inférieures; il ne reste qu'une croûte légère, formant une espèce de pont sur des abîmes qu'on ne voit pas, mais dont l'imagination exagère la profondeur. L'action d'une atmosphère continuellement agitée, les variations rapides de la température, la congélation et la liquéfaction successives de l'eau qui pénètre dans les fentes des rochers, en accélèrent considérablement la décomposition; il s'en détache des blocs énormes qui roulent dans les précipices et fracassent tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage. Des vents impétueux, des tourbillons de neige qui, non-seulement menacent d'ensevelir le voyageur, mais qui, tout en lui dérobant la vue de la vallée vers laquelle sa marche est dirigée lorsqu'il revient, effacent en même temps les traces de ses pas qui lui feraient reconnaître le chemin qu'il doit reprendre; des surfaces de neige très-inclinées et très-glissantes qu'on ne peut franchir qu'en y pratiquant des gradins; un seul faux pas, et l'on est précipité dans l'abîme: voilà les dangers qui nous attendaient. D'un autre côté, le moment était favorable, l'occasion unique; le

clair de lune faisait augurer une belle matinée; l'entreprise ne pouvait être tentée qu'une fois, car le général n'aurait pu consentir à exposer pendant plus long-temps sa petite armée à tant de dangers et tant de privations. Le chemin de l'*Elbrouz* allait, après nous, se refermer pour long-temps; les sacrifices qu'un tel voyage demande sont trop grands pour qu'on puisse l'entreprendre souvent. On aurait pu nous reprocher de ne pas avoir profité suffisamment d'une occasion aussi brillante que passagère. La connaissance des roches dont l'*Elbrouz* se compose, devait me donner la clef des phénomènes géologiques que j'avais observés jusqu'ici. Le bouleversement des couches à l'approche de la chaîne centrale, les laves que j'avais déjà rencontrées, la forme des montagnes qui s'élevaient devant nous, tout concourait à me faire croire que l'*Elbrouz* devait être composé de roches volcaniques. L'*Elbrouz*, le produit le plus colossal de l'éruption qui a soulevé le Caucase, représente toute la chaîne centrale; on pouvait supposer qu'un profil géognostique, dont l'*Elbrouz* même ferait partie, donnerait l'idée la plus exacte et la plus complète de la constitution géologique du Caucase.

Animés du désir de saisir la solution de tant de problèmes, nous nous levâmes à trois heures du matin, et, munis d'une bêche, de quelques bâtons ferrés, d'une corde et de provisions, nous nous mîmes en marche après avoir donné l'ordre à nos fantassins et à la plus grande partie de nos Cosaques de nous attendre. Après un quart d'heure nous nous trouvâmes

déjà sur la neige ; au commencement, la pente n'était pas rapide et nous avançâmes avec facilité, nous aidant de temps en temps de nos bâtons ferrés, mais bientôt la montée devint si difficile, que nous fûmes obligés de faire pratiquer des gradins dans la neige qui était encore assez ferme pour nous porter. Quoique la vallée derrière nous fût encore enveloppée de brouillards, nous jouîmes du plus beau temps ; la lune était au sommet de sa carrière, la blancheur de son disque contrastait agréablement avec l'azur du ciel, qui, par un temps clair, est si foncé à cette hauteur, qu'on le comparerait presque avec la couleur de l'indigo. Malgré le vent frais qui soufflait de la montagne, les brouillards de la vallée, au lieu de se dissiper, s'élevaient lentement derrière nous ; ils couvraient déjà le fond où nous avions passé la nuit, et que nous venions de quitter, et ils menaçaient de nous envelopper nous-mêmes ; c'était comme un voile blanc qui s'étendait à nos pieds. Mais bientôt les rayons du soleil qui le frappaient avec une énergie toujours croissante, le déchiraient en plusieurs endroits ; toute la vallée se présenta bientôt à nos yeux éblouis, et les contours des montagnes qui composent la première chaîne du Caucase, se développèrent devant nous.

Les sommités les plus élevées de cette chaîne, l'*Inal*, le *Kindjal*, le *Bermamuk* sont rangées sur une ligne presque demi-circulaire dont le centre est occupé par l'*Elbrouz* ; on voit ces montagnes se perdre vers le nord dans la plaine, tandis que du côté qui regarde l'*Elbrouz*, elles forment des précipices ; on voit le dé-

sordre de leurs formes augmenter vers le centre ; leur vue représente une portion d'un immense cratère, au milieu duquel s'élève, en forme de cône, un amas de masses volcaniques qui surpasse en hauteur le bord du cratère.

Tout en jouissant de ce spectacle, nous avançâmes toujours, tantôt en ligne droite, tantôt en zig-zag, selon la difficulté du terrain ; l'empressement que nous mîmes pour gagner le sommet, avant que la surface de la neige ne fût fondue par la chaleur du soleil, épuisa nos forces, et nous étions à la fin obligés de nous arrêter presque à chaque pas pour nous reposer. La raréfaction de l'air est telle, que la respiration n'est plus capable de rétablir les forces qu'on a perdues ; le sang s'agite violemment, et cause des inflammations dans les parties les plus faibles. Mes lèvres brulaient, mes yeux souffraient par l'éclat éblouissant de la neige, quoique j'eusse, comme les montagnards nous l'avaient conseillé, noirci avec de la poudre à canon les parties de la figure qui environnent les yeux. Tous mes sens étaient offusqués, la tête me tournait, j'éprouvais de temps en temps un abattement indéfinissable, dont je ne pouvais devenir maître.

Vers le sommet, l'*Elbrouz* présente une série de rochers nus, formant une espèce d'escalier qui facilite beaucoup la montée ; cependant, MM. Meyer, Ménétries, Bernadazzi (jeune architecte, demeurant aux eaux minérales, qui nous a accompagné dans toutes nos courses) et moi, nous nous sentions tellement épuisés de fatigue, que nous résolûmes de reposer pen-

dant une heure ou deux pour reprendre notre marche avec de nouvelles forces. Quelques Cosaques et Tcherkesses qui nous avaient accompagnés jusqu'ici, suivirent notre exemple. Nous nous mîmes à l'abri du vent sous un bloc énorme de trachyte noir qui forme le premier échelon de la série de rochers dont je viens de parler. Il y a ici un petit espace dépourvu de neige; je détachai quelques morceaux du rocher pour ma collection. Nous étions ici à une hauteur de 14,000 pieds au-dessus de la mer; il fallait encore s'élever de 1400 pieds pour atteindre le sommet de l'*Elbrouz*. Je me disposai à faire osciller le cylindre aimanté que j'avais amené, mais le Cosaque qui portait la caisse dans laquelle on le suspend, n'était pas encore arrivé; en attendant, le soleil qui dardait presque perpendiculairement sur la surface inclinée de la neige, la ramollissait à tel point qu'elle ne pouvait plus nous porter, et en différant davantage notre retour, nous aurions risqué de tomber dans les abîmes qu'elle recouvre.

Ce premier essai n'avait-il pas réussi au-delà de nos espérances? En entrant dans les montagnes du Caucase, nous crûmes encore l'*Elbrouz* inaccessible, et quinze jours plus tard, nous nous trouvâmes déjà sur son sommet. N'était-ce pas assez d'avoir rapporté du sommet de l'*Elbrouz* la même roche qui compose le *Pichincha* des Cordillères, d'avoir observé les rapports géologiques les plus importants du Caucase, de nous être élevés jusqu'à la hauteur du Montblanc? Je pouvais espérer que M. Lenz, qui nous avait devancés, atteindrait le sommet et en déterminerait la

hauteur par le baromètre qu'il avait emporté avec lui. Accompagné de deux Tcherkesses et d'un Cosaque, il avança toujours en escaladant l'échelle de rochers dont j'ai parlé plus haut. Arrivé au dernier échelon, il se vit encore séparé du sommet par une surface de neige qu'il fallait franchir, et la neige se trouvait tellement ramolie, qu'on enfonçait jusqu'aux genoux à chaque pas; on risquait d'être enseveli. Ses compagnons paraissaient déterminés à ne plus avancer, et c'eût été trop s'exposer que de tenter le passage tout seul; d'ailleurs, il était déjà une heure passée et il fallait penser au retour pour ne pas être surpris par la nuit avant d'arriver au camp. M. Lenz se décida donc enfin à retourner sans avoir atteint le sommet qui cependant, comme nous avons vu plus tard, n'était élevé au-dessus de sa dernière station que de 600 pieds à-peu-près.

La descente fut très-pénible et très-dangereuse; la neige, qui nous avait portés quelques heures auparavant, s'enfonçait sous nos pieds; il s'y était formé des trous qui nous laissaient voir la profondeur effrayante des abîmes qui se creusaient sous nos pas. Les Cosaques et les Tcherkesses qui nous suivaient s'étaient réunis par couples et attachés l'un à l'autre par des cordes, pour pouvoir se prêter des secours mutuels. Je me sentais tellement affaibli par la fatigue, que, pour pouvoir avancer plus vite, je m'appuyai, en marchant, sur deux hommes qui avaient passé leurs bras autour de mon corps, et lorsque la descente devint moins rapide, je m'étendis sur un manteau de feutre qui fut traîné par un Tcherkesse. Chacun ne pensait qu'à sa

personne, qu'à passer le plus vite possible par les dangers qui nous menaçaient; nous nous séparâmes en troupes, le désir d'arriver plus tôt dans notre camp, nous fit oublier que nous étions entourés de Tcherkesses dont nous n'étions pas sûrs et qui auraient fait une excellente prise en nous enlevant; nous fûmes, sans nous en apercevoir, entraînés par eux sur un chemin plus court, mais qui nous éloignait de notre escorte; nous étions entièrement dans leur pouvoir; nous n'avons cependant pas eu à nous repentir de notre confiance. Après avoir franchi la limite des neiges et traversé une vallée étroite dont le fond était couvert des débris des roches environnantes et arrosé par une eau glacée, nous descendîmes sur les bords d'une petite rivière qui se jette dans la *Malka* et qui nous conduisit, par un sentier commode, jusqu'à notre camp. M. Lenz, qui avait commencé plus tard à descendre, arriva à l'approche de la nuit par un autre chemin avec la plus grande partie de notre escorte.

Pendant toute cette journée remarquable, le général, assis devant sa tente, avait observé notre marche avec une excellente lunette de Dollond, que j'avais laissée à sa disposition. Aussitôt que les brouillards qui couvraient la vallée dans la matinée s'étaient dissipés, il nous vit escalader le cône couvert de neige; il nous vit arriver au premier échelon de la série de rochers qui apparaissent vers le sommet de l'*Elbrouz*; ici l'on se sépare en deux groupes dont l'un s'avance toujours vers le sommet, tandis que l'autre s'arrête. Mais tout d'un coup il aperçoit un seul homme qui a devancé

tous les autres, et qui a presque franchi la surface de neige qui sépare du sommet le dernier échelon des rochers dont nous avons parlé tout-à-l'heure; il s'approche d'un rocher escarpé qui forme le sommet même, en fait le tour, se confond avec la couleur noire du rocher, et puis disparaît derrière les brouillards dont la vallée s'enveloppe de nouveau, et qui interceptent la vue de l'*Elbrouz*. Ceci arriva à onze heures du matin. Le général ne pouvait plus douter que quelqu'un d'entre nous n'eût atteint le sommet; on pouvait bien voir à la couleur de son habit que c'était un Tcherkesse, mais il était impossible à cette distance de reconnaître ses traits. Le général ordonna de battre la caisse et de tirer quelques coups de mousquet pour annoncer à tout le camp cet événement remarquable, puis il attendit patiemment notre retour.

*Killar*, c'est le nom du Tcherkesse qui avait atteint le sommet de l'*Elbrouz*, avait su mieux que nous profiter de la gelée matinale, il avait franchi bien avant nous la limite des neiges éternelles; lorsque M. Lenz arriva à sa dernière station, *Killar* était déjà de retour du sommet; la neige ne commençant à se ramollir qu'à onze heures, il la trouva encore ferme jusqu'au sommet même, et ce ne fut qu'en descendant qu'il rencontra les mêmes difficultés que nous. Chasseur intrépide, il avait souvent parcouru ces contrées et connaissait mieux les localités; quoiqu'il n'eût jamais tenté de gagner le sommet, il s'était cependant élevé à des hauteurs considérables. Il revint au camp une bonne heure avant nous, pour recevoir du général la

récompense due à son courage, mais le général attendit que nous fussions tous revenus pour rendre la cérémonie plus solennelle. Après avoir étalé sur une table la récompense qu'il avait destinée à celui qui atteindrait le premier le sommet, il la lui délivra à la vue de tout le camp en y ajoutant un morceau de drap pour un caftan, et on but à sa santé. On décida de perpétuer la mémoire de ce jour par une inscription tracée sur l'un des rochers qui environnaient notre camp.

Le jour suivant fut consacré au repos, dont nous avions bien besoin; nos yeux étaient enflammés, nos lèvres gercées, nos oreilles et nos figures s'étaient couvertes d'une peau épaisse qui se détachait par morceaux; plusieurs d'entre nous ne se rétablirent tout-à-fait qu'après notre retour aux eaux minérales. J'essayai en vain de vérifier, par une petite triangulation, la hauteur de l'*Elbrouz* que nous avions trouvée par une mesure barométrique; les souffrances que j'éprouvai ne me permirent pas de procéder avec beaucoup de célérité, et avant que j'eusse fini l'opération, le sommet se couvrit d'épais nuages dont il ne se débarrassa plus. L'heure du dîner nous rassembla de nouveau dans la tente du général qui s'était entouré de tous les princes tcherkesses et officiers cosaques qui avaient fait partie de notre escorte. Quelques bouteilles de vin de Champagne, que nos musulmans, pour ne pas enfreindre la loi du Prophète, burent sous la dénomination de sorbet, ranimèrent bientôt nos esprits; on porta le toast de l'empereur, qui fut accompagné d'une salve de

mousqueterie. C'est ainsi que la protection d'un souverain qui compte la tolérance et la douceur parmi ses plus nobles vertus, et que le désir si naturel aux hommes de toutes les conditions et de tous les cultes, d'étendre leurs connaissances et de nourrir leur imagination, réunissaient alors sous la même tente les éléments les plus hétérogènes, après avoir fait concourir au même but des peuples qui se haïssent.

Ici finit la première et la plus importante moitié de notre voyage; maintenant, plus de dangers ni de fatigues; nous approchâmes de la belle vallée du *Kouban*. En reprenant le même chemin par lequel nous étions venus, nous retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos canons et la plus grande partie de nos bagages; nous visitâmes en passant la cascade *Tousslouk-Chapap*, formée non loin de là par une petite rivière qui se jette dans la *Malka*. Quoique dans la chaîne centrale du Caucase on rencontre souvent des rochers taillés à pic, des précipices bordés de crevasses dont les bords sont verticaux, enfin toutes ces bizarreries d'un terrain bouleversé, qui, animées par le mouvement des eaux tombant en cascades, forment les éléments les plus distingués d'un beau paysage; il faut cependant convenir que le Caucase présente beaucoup moins de sites pittoresques que les Alpes de la Suisse et du Tyrol. L'aridité qui le caractérise, l'uniformité, et l'on peut ajouter la simplicité des formations géognostiques qui le composent excluent cette vivacité dans les couleurs, cette variété dans les contours, cette fraîcheur qui donnent un charme inexprimable aux vallées

riantes de la Suisse. L'œil du voyageur cherche en vain une habitation, un champ cultivé; il ne voit rien qu'un désert de rochers ou de steppes, et cette vue même lui est dérobée par des brouillards qui l'enveloppent presque constamment.

Le 25 juillet nous quittâmes de nouveau la vallée du *Kharbis*, suivis de toutes nos forces militaires et de tous nos bagages pour reprendre le chemin du *Bermamuk*, en face duquel nous établîmes notre camp dans une vaste prairie. Après avoir visité le *Kézil-kol* (rivière rouge), où nous découvrîmes une source minérale acidule et ferrugineuse, nous nous éloignâmes pour toujours de la chaîne centrale du Caucase, et nous suivîmes la chaîne des montagnes de grès et de calcaire dont le *Kindjal* fait partie et qui s'étend jusqu'au *Kouban*, parallèlement à la chaîne trachytique. Nous avançâmes toujours vers l'ouest dans le fond d'une longue et large vallée, située au pied d'une série de rochers escarpés, présentant souvent les formes les plus bizarres; c'était tantôt un mur de couleur jaune pâle composé de couches horizontales et très-régulières, et surmonté d'une plate-forme couverte de verdure, tantôt des tourelles et des aiguilles qui menaçaient de s'écrouler devant nous, tant elles semblaient mal affermies sur leur base couverte de leurs débris. Nous côtoyâmes la vallée de l'*Echkakon*, en nous tenant toujours sur les hauteurs; c'est ici que le général avait livré, l'année passée, une bataille aux *Karatchaï*. La vue de la vallée même nous fut dérobée par des brouillards; nous visitâmes cependant la place où le

général avait établi son camp sur une hauteur et dans une position très-avantageuse; nous y remarquâmes les tombeaux des deux frères du prince *Ghernardouk* qui nous accompagnait; ils avaient combattu pour la cause des Russes. Nous nous arrêtâmes vers midi dans une belle prairie située au pied du *Pagoun*, où il y avait de l'eau et du bois en abondance; la source du *Podkoumok* n'est pas très-éloignée de cet endroit.

Le lendemain, 27 juillet, nous continuâmes notre marche vers le nord-ouest, en longeant toute cette chaîne de rochers escarpés dont nous avons déjà parlé, et que les Tcherkesses appellent *Elmourza*. La *Kouma* prend sa source à la base de ces rochers. Toute cette contrée est bien boisée et d'un aspect plus agréable que les environs de l'*Elbrouz*. Après avoir déjeuné au pied du *Kocheghogha*, nous descendîmes vers une heure dans la vallée de la *Kamara* (1), petite rivière qui se jette dans le *Kouban*. L'endroit que nous choisîmes pour y établir notre camp présentait de jolies vues dans toutes les directions; nous étions encore serrés de près par des montagnes escarpées, mais les rochers stériles avaient fait place à des côteaux couverts de bois; le gazon, arrosé par les eaux limpides de la *Kamara*, était d'une richesse remarquable; les brouillards qui jusqu'ici nous avaient presque continuellement enveloppés, étaient restés sur les hauteurs bien loin de nous.

*Lôou*, prince abbase, avait traversé le *Kouban* à la

(1) Dans d'autres relations *Koumara*. — Kl.

nage pour faire sa visite au général. Depuis la dernière émeute des Tcherkesses qui habitaient cette contrée, on les avait chassés au-delà du *Kouban*, et pour opposer une barrière naturelle à leurs incursions, on leur avait défendu de s'établir sur la rive droite de ce fleuve. Le prince *Lóou* demeurait donc aussi de l'autre côté du *Kouban*; il s'était déshabillé pour le passer, et avait repris des vêtemens de cosaque pour se présenter au général.

En suivant le cours de la *Kamara*, nous gagnâmes enfin la vallée du *Kouban* qui fut le terme de notre voyage, car ses eaux s'étaient tellement gonflées par la fonte des neiges, qu'il était impossible de le passer à gué. Nous établîmes notre camp sur les bords mêmes de la rivière, après l'avoir remonté de quelques verst.

Les ruines d'églises et de tombeaux dont le fond de cette belle vallée est couvert, attestent qu'elle a été habitée autrefois. Nous rencontrâmes souvent des pierres tantôt couchées, tantôt placées verticalement, sur lesquelles on découvrait aisément les traces d'une croix romaine; d'autres pierres, qui paraissaient d'une date plus fraîche, portaient des inscriptions en langue arabe. En face de notre camp, de l'autre côté du *Kouban*, s'élevaient les ruines d'une église bâtie sur la hauteur d'un rocher escarpé; un peu plus loin, dit-on, il s'en trouve encore d'autres. Nous avons formé le projet de les visiter toutes les deux, mais malheureusement l'impétuosité des eaux du *Kouban*, qu'on ne pouvait traverser sans le plus grand danger, nous en empêcha; nous étions obligés de nous contenter de re-

garder de loin, avec nos lunettes, celles dont nous n'étions séparés que par la rivière. Ces ruines sont très-bien conservées, elles forment un carré à angles arrondis, surmonté d'une coupole; l'entrée est tournée vers l'ouest, le fond de l'église vers l'est; de ce dernier côté elle offrait extérieurement trois tourelles qui correspondaient sans doute à trois niches intérieures destinées à recevoir autant d'autels. Nous fîmes le même jour une excursion au pont de pierre du *Kouban* qui est situé à une dizaine de verst au-dessus des ruines dont je viens de parler. La vallée du *Kouban* est assez large et bien boisée; on y rencontre souvent des hêtres, des ceps de vigne sauvage enveloppent quelquefois les troncs des ormeaux; des pommiers croissent çà et là sans culture. Les rochers qui suivent à une certaine distance le cours de la rivière, tantôt taillés à pic, tantôt s'élevant en échelons, sont ornés d'une riche verdure; une végétation vigoureuse qui étend de plus en plus son domaine, couvre les précipices de broussailles et enlace les blocs de rochers par des guirlandes de lierre. A quelques verst au-dessus de notre camp la vallée du *Kouban* se resserre; on suit pendant quelque temps un sentier étroit, pratiqué entre un rocher perpendiculaire et un précipice au fond duquel on voit le *Kouban* rouler ses ondes écumantes; mais bientôt les montagnes s'ouvrent à droite et à gauche pour donner passage à deux rivières, la *Mara* et la *Teberda*, qui se réunissent au *Kouban*. On passe la première à gué et on se trouve bientôt au pied de plusieurs rochers composés d'une roche dioritique semblable à

celle dont les flancs de la chaîne centrale sont composés.

Avant d'arriver au pont de pierre, nous traversâmes une plaine couverte des ruines d'un cimetière *nogaï*; un *aoule* (village) considérable avait existé ici autrefois; il a été détruit par les troupes du général *Yermolov*, qui a remporté ici une victoire sanglante sur les *Tcherkesses*. Un des Cosaques de notre escorte, qui avait combattu dans cette journée, avait trouvé sur le champ de bataille un sabre qu'il me montra; il paraissait très-vieux et portait l'inscription *Genoa*. Est-ce que les établissemens des Génois seraient étendus jusqu'ici (1)? Tout près de là le fond de la vallée s'élève brusquement, et des blocs énormes, composés de la même roche trachyte qui constitue les montagnes environnantes, resserrent tellement la rivière, qu'elle les traverse avec beaucoup de bruit, et tombe en forme de cascade d'une hauteur de quelques pieds. C'est ce qu'on appelle le pont de pierre du Kouban; si nous avions eu des poutres à notre disposition, il aurait été facile de passer la rivière en cet endroit; sans notre escorte, quelques planches auraient suffi, mais c'eût été nous exposer à être faits prisonniers, que de la traverser sans canons. Après avoir tout examiné, nous retournâmes à notre camp, où nous arrivâmes vers le soir.

Le lendemain nous partîmes de très-bon matin; la

(1) Ces armes sont vraisemblablement de l'entrepôt de la *Tana*, que les Génois ont eu autrefois à l'embouchure du Don. — Kl.

chaleur du jour, qui augmenta à mesure que nous avançons, ne nous permettait plus de faire de grandes journées. Le 29 juillet, nous suivîmes le cours du Kouban; nous visitâmes l'*Otchkor*, sur la hauteur duquel on voit encore les débris d'une redoute; de ce point on jouit d'une superbe vue sur la chaîne centrale, qui était cependant couverte de nuages dans ce moment. Cette éminence présente le caractère de toutes les montagnes de la première chaîne; arrivés en haut, nous nous crûmes transportés dans une vaste steppe; nous nous trouvâmes au milieu d'un plateau bordé vers le sud par la chaîne centrale, et traversé du sud au nord par une large fente au fond de laquelle on voit couler le Kouban.

Le 30 juillet, nous nous éloignâmes du Kouban, en tournant à droite, et nous prîmes la direction des eaux acidules (*Kislovodsk*), qui ne sont éloignées que de 40 verst des eaux chaudes (*Gorètchevodsk*). Nous suivîmes en général la direction de la ligne militaire; partout les officiers des différens postes dont elle se compose venaient à notre rencontre; le général faisait une revue exacte de tous les moyens de défense qu'il avait mis à leur disposition. Le 31, nous nous arrêtâmes sur les bords de la Kouma, non loin de la redoute *Akhandoukov*. Le 1.<sup>er</sup> août, après avoir déjeuné près de la redoute *Bourgoustan*, au confluent de l'*Echkakon* et du *Podkoumok*, nous dirigeâmes notre marche vers les eaux acidules, où nous arrivâmes le même jour vers midi.

*Kislovodsk* est serré tout autour de montagnes

d'une élévation moyenne, qui dérobent aux habitans de cette colonie la vue de la chaîne centrale; quelques maisons d'une architecture moderne, pour loger les malades qui y arrivent en foule pendant les derniers mois de l'été, sont rangées assez régulièrement autour d'un bassin, au fond duquel on voit jaillir à gros bouillons une eau limpide, saturée de gaz acide carbonique; la température de cette source ne s'élève pas au-dessus de 12 degrés de Réaumur, et c'est à l'abondance du gaz dont elle est chargée, et à son dégagement spontané, qui en est la suite, qu'est dû ce bouillonnement qui étonne les spectateurs. De la hauteur où nous avons établi notre camp, on jouissait d'une vue agréable sur le *Narzan*, c'est ainsi que les Tcherkesses appellent cette source. Elle est située au confluent de deux petites rivières, la *Berésovka* et l'*Alkovka*; c'est dans la première qu'elle verse ses eaux surabondantes. Plusieurs pavillons où l'on a disposé des baignoires, et deux galeries couvertes l'entourent de près; un peu plus loin on découvre la maison d'un restaurateur et les habitations des malades, enfin, dans le fond, les chaumières des Cosaques qui forment la garnison de ce poste. Le terrain s'élève en terrasses autour de la source; on remonte la *Berésovka* qui se précipite de rocher en rocher dans une allée de tilleuls et d'érables. Quoiqu'on ne jouisse d'aucune part de la vue imposante de la chaîne centrale, les coteaux qui environnent le *Narzan* ne manquent cependant pas de présenter des sites pittoresques. L'acide carbonique est faiblement lié à l'eau du *Narzan*, et

s'en dégage facilement; voilà pourquoi on ne peut guère la transporter au loin, elle se vend seulement dans les endroits les plus proches. Il faut en chercher la cause dans ce que la quantité de sel que l'eau tient en dissolution est fort petite; elle est, pour ainsi dire, pure et seulement chargée d'acide carbonique; on sait que l'eau pure est peu capable de retenir ce gaz à une température tant soit peu élevée.

Le 2 août nous nous remîmes en marche pour nous rendre à *Gorètchevodsk*, où notre voyage devait se terminer. Une très-bonne route qui suit les bords du *Podkoumok*, facilite extrêmement la communication entre les eaux chaudes et les eaux acidules, et depuis quelque temps, grâce à la vigilance du général Emmanuel, on peut y voyager avec la plus grande sûreté et même sans escorte, au moins pendant le jour. Nous étions accompagnés par un grand nombre de princes, parmi lesquels on remarquait le vieux Chankot, dont nous avons déjà parlé, Krim-gheraï, qui prétend descendre des derniers sulthans qui ont régné en Crimée, et un autre prince dont j'ai oublié le nom, et qui était décoré de l'ordre du soleil de Perse.

Une foule de jeunes gens, attirés tant par la curiosité que par le désir de se faire voir au général, s'empresèrent autour de nous; on proposa des joutes, qui furent exécutées avec beaucoup d'adresse. Voici en quoi ces joutes consistaient: un des jouteurs nous devança de quelques centaines de pas, et jeta son *bachlik* (bonnet tcherkesse) à terre, aussitôt les autres Tcherkesses qui étaient restés en arrière, s'élançèrent l'un après l'autre

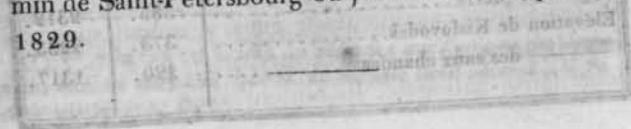
dans la carrière, et coururent au grand galop et à bride abattue vers le bachlik, et en passant tout auprès, ils déchargèrent sur le bachlik un coup de fusil, qui ne manqua presque jamais de le percer d'outre en outre. Au commencement de la course chaque Tcherkesse retire d'une main son fusil du fourreau qui l'enveloppe et de l'autre main il tient la bride de son cheval; arrivé tout près du bachlik, il lâche la bride, ajuste le fusil en le tenant des deux mains, et dans le moment même où il passe auprès du bachlik, on voit partir le coup, et le bachlik sauter en l'air.

Dans ces joutes, nous avons eu mille fois l'occasion d'admirer l'adresse des Tcherkesses, la docilité et la célérité de leurs chevaux; le cavalier et son cheval paraissent animés de la même volonté, de la même ardeur; rien n'égale leur impétuosité lorsqu'ils s'élancent vers un certain but.

Nous arrivâmes à Gorètchevodsk le même jour vers les trois heures après midi; c'est ici que se termina notre expédition dans les montagnes du Caucase. Nous résolûmes de rester encore quinze jours aux eaux chaudes pour prendre du repos, mettre en ordre les notes que nous avons rassemblées pendant notre voyage, et pour recueillir encore des renseignements utiles; la société agréable et éclairée que le général réunissait de temps en temps chez lui, nous en donna des occasions fréquentes et faciles. C'est dans une de ces soirées, auxquelles le général invitait quelquefois plusieurs princes tcherkesses, que je les vis exécuter leur danse nationale. Ils sautent avec une souplesse

extraordinaire sur la pointe des pieds dont les doigts sont tournés successivement en dehors et en dedans; ils perdraient bientôt l'équilibre s'il ne changeaient continuellement de position; c'est aussi avec une grande vitesse que se succèdent ces différentes contorsions de leurs pieds; la musique qui les accompagne est toujours d'une mesure extrêmement rapide. Tout en cherchant continuellement à rétablir l'équilibre, ils conservent un maintien gracieux et hardi.

Après avoir visité le *Bechtaw* et les eaux ferrugineuses qui n'en sont pas éloignées, nous nous séparâmes, M. Lenz et moi, de MM. Meyer et Ménétriés qui résolurent de compléter encore au pied des montagnes leurs collections de plantes et d'animaux, et d'examiner les environs du *Kazbek*, et nous repartîmes pour *Stavropol*, avec l'intention de faire une tournée en Krimée; mais la crainte de la peste, qui s'était déclarée sur la côte occidentale de la mer Noire, avait fait établir partout des quarantaines, de sorte que tout le monde nous conseillait de ne pas y aller cette année. Nous prîmes donc la route de *Taganrog* et de *Nikolaïev*, où nous arrivâmes le 26 août. M. Lenz y resta pour plusieurs semaines afin de faire des observations sur la longueur du pendule à secondes, conjointement avec M. Knorre, directeur de l'observatoire astronomique à *Nikolaïev*, tandis que moi je repris le chemin de Saint-Petersbourg où j'arrivai le 19 septembre 1829.



Voici maintenant les résultats de toutes les mesures calculées par la formule de Laplace et avec les tables de M. Gauss :

	TOISES.	PIEDS.
Élévation de l'Elbrouz, sommet oriental...	2570.	15420.
— de la station de M. Lenz.....	2470.	14820.
— jusqu'à laquelle nous sommes parvenus, MM. Meyer, Ménétriés, Bernadazzi et moi.....	2262.	13572.
Élévation de la limite des neiges éternelles, du Bermanuk (calcaire à graphites).....	1727.	10362.
— du point où nous laissâmes nos canons et nos chameaux, pour nous avancer vers l'Elbrouz, à la limite des grès et des trachytes.....	1302.	7812.
Élévation du point où nous laissâmes nos canons et nos chameaux, pour nous avancer vers l'Elbrouz, à la limite des grès et des trachytes.....	1282.	7695.
Élévation du camp du général sur la Malka supérieure, au pied de l'Elbrouz.....	1277.	7662.
Élévation de notre camp du 17 juillet.....	1165.	6990.
— de la hauteur au Karbis.....	1101.	6606.
— d'une montagne composée de grès près de notre camp dans la vallée du Kassaout.....	997.	5970.
Élévation de notre camp sur le Kassaout.....	718.	4311.
— la Kitchi-Malka.....	511.	3064.
— la Kamara (27 juillet).....	473.	2837.
Élévation de notre camp sur la Malka au pont de pierre.....	385.	2312.
Élévation de Kislovodsk.....	373.	2235.
— des eaux chaudes.....	220.	1317.

Le calcul des observations correspondantes exécutées par M. Lenz sur le sommet de l'Elbrouz et par M. Manne à Taganrog sur la mer d'Azov, a donné, après la réduction des observations de M. Manne sur le niveau de la mer :

15,460 pieds

pour l'élévation de l'Elbrouz au-dessus du niveau de la mer Noire.

On peut encore ajouter à cette liste les élévations suivantes de trois points situés hors des montagnes :

	TOISES.	PIEDS.
Élévation de Gheorghievsk.....	222.	1332.
— de Stavropol.....	295.	1788.
— Novo-Tcherkask.....	96.	576.

*Mœurs et usages des Aïnos, par M. de SIEBOLD (1).*

L'île de *Ieso*, située au nord du Japon, la plus grande partie de celle de *Karasto* (ou *Tarrakai*), et la plupart des îles *Kouriles*, qui s'étendent au nord jusqu'à la pointe méridionale du Kamtchatka, sont occupées par un peuple qui habite les bords d'une

(1) Ce morceau est extrait du *Mémoire sur l'origine des Japonais*, écrit en allemand, que M. de Siebold avait adressé à la Société asiatique. — Kl.

mer poissonneuse et des vallées traversées par des rivières et des ruisseaux nombreux. Il se donne à lui-même le nom de *Aïno*, et porte ordinairement chez les Japonais celui de *Mozin* (1). Le mot *aïno* signifie proprement *homme*; on l'emploie en le faisant précéder du nom de l'île dont on veut désigner les habitans; c'est ainsi qu'on dit *Kimoun-aïno*, *Eterop-aïno*, c'est-à-dire un homme de Kimoun, un homme d'Eterop.

Plusieurs familles réunies choisissent le plus âgé ou le plus riche pour leur chef. Elles établissent au même endroit leurs cabanes, construites d'herbe ou de roseaux; elles les couvrent de terre dans les lieux plus septentrionaux. Ces cabanes s'élèvent sur des trous pratiqués, ou perpendiculairement ou horizontalement, dans la terre; elles ressemblent assez à celles des Japonais pauvres, qui habitent dans les montagnes ou sur les bords de la mer. On voit encore, dans plusieurs cantons des trois grandes îles qui composent le Japon, des cavernes qui, anciennement, ont servi d'habitations. Les cabanes des Aïnos ne contiennent que quelques pots, un foyer, des nattes, des instrumens pour la chasse et pour la pêche. On y voit l'unique épouse du propriétaire, ayant la partie de la figure qui entoure la bouche teinte en bleu: c'est une distinction qui indique que la dame est d'un rang supérieur (2). Elle

(1) C'est le mot chinois

身毛

*Mao chin*, corps velus.

(2) Les femmes japonaises mariées se couvrent également les lèvres d'or et de couleurs, et se teignent les dents en noir.

est occupée à fabriquer, avec une écorce fine d'arbre, des habits pour son mari; elle élève le jeune ours que celui-ci a arraché dans les montagnes à sa mère furibonde; elle sèche les saumons gras que la famille a pris dans les baies et rivières, et recueille au bord de la mer de l'algue sucrée (1). De son côté, le mari va à la chasse des phoques et des loutres, et élève ses enfans, qui s'exercent, quand ils grandissent, à la course, à la lutte et à d'autres jeux gymnastiques, ou chassent des oiseaux et des petits animaux.

Le soleil, la lune, la mer et les phénomènes imposans de la nature sont autant de divinités pour les Aïnos; ils les représentent et les vénèrent sous la forme de symboles très-simples, et leur offrent des sacrifices, et principalement au dieu de la mer. Les habitans de Ieso et de Karafu brûlent sur le rivage les têtes des animaux qu'ils ont pris dans la mer.

Tous les jours l'Aïno adresse les paroles suivantes à la divinité qui protège sa cabane et sa cour: « Nous te remercions, *Kamoï*, de ce que tu es resté ici dans la cour, et de ce que tu as veillé pour nous ». Il lui répète souvent la prière « *Kamoï*, sois toujours soigneux pour nous ». Cette divinité protectrice est appelée *Kotan kara kamoï* (dieu de la maison et de la cour); le symbole qui la représente est nommé *Inao*, c'est un pieu

(1) *Fucus saccharinus*. Cette plante forme un article considérable de commerce entre le Ieso et le Japon, où elle est si recherchée, qu'on se l'envoie comme un cadeau toujours agréable; elle rappelle aux Japonais leur ancienne manière de vivre, car autrefois elle formait la principale nourriture de ce peuple.

enfoncé dans la terre, dans le voisinage de l'habitation, et dont la partie supérieure est fendue en plusieurs copeaux très-minces et pendans.

Les Aïnos croient aussi à un dieu du ciel et à un enfer; ce dernier est la résidence du *Nitsne-kamoï*. Ils ont aussi de petits temples en bois qui ressemblent aux *mia's* des Japonais, on les trouve principalement chez les *Smerenkour*, dans la partie septentrionale de Karafto; ils conservent dans ces temples des idoles en bois.

Les Aïnos célèbrent annuellement une grande fête nommée *Omsia*, à laquelle toute la famille assiste et se régale de saki et de chair d'ours. A cette occasion, on orne la maison avec la tête de l'ours favori, et avec les armes du propriétaire: ce sont un arc, des flèches, un carquois et un sabre japonais.

Chez les Aïnos de Ieso, les mariages se forment assez souvent entre les membres de la même famille; toutefois on a égard aux degrés les plus proches de parenté. Les femmes sont libres et paraissent jouir d'une considération particulière. Au Karafto elles dominent même leurs maris. Dans cette dernière île, on cherche souvent sa fiancée à une distance de 100 *ri* japonais (à 18 1/2 par degré). Les habitans de la partie méridionale prennent des femmes de la partie septentrionale. Le mariage est censé conclu par la remise de la fortune du nouveau mari entre les mains du père de la fiancée; c'est le chef du village qui confirme le mariage.

Les femmes sont très-fidèles à leurs maris et nullement jalouses, si celui-ci en prend une seconde, qui,

est toutefois, logée dans une cabane particulière. Depuis le Ieso jusqu'à la partie septentrionale du Karafto, les jeunes gens, dès qu'ils sont devenus hommes, prennent une espèce de chapeau; la même chose se pratiquait autrefois au Japon.

Avant d'enterrer leurs morts, les Aïnos leur mettent un habit neuf, fait de l'écorce fine du saule, nommée *Atsni* ou *Albousi*, puis on les enveloppe dans une natte (*kina*). Les *Smerenkour* brûlent le cadavre, recueillent les cendres dans une petite chapelle, l'y gardent pendant quelques années, portent des offrandes à l'idole qui s'y trouve et couvrent de branches d'arbres le lieu où le feu a consumé le bûcher. Ils y élèvent encore quelques arches en bois, tout-à-fait semblables aux *Torii* des Japonais.

Dans l'île de Ieso et dans la partie méridionale du Karafto, on érige des pieux en l'honneur du défunt; ces pieux ont diverses formes et sont ordinairement faits du bois qui a servi à la construction de la maison du décédé, laquelle est toujours détruite entièrement après sa mort. On ôte à travers l'anus les entrailles du corps des riches, on les remplit d'herbes odoriférantes et on les laisse sécher pendant une année entière; puis on les place dans un sépulcre travaillé avec beaucoup d'art, qui ressemble à un *mia*, ou temple des Sintos au Japon. Ces sépulcres sont constamment vénérés; la famille du défunt leur fait tous les ans une visite de cérémonie, le jour de l'anniversaire de sa mort. Cependant comme ce peuple n'a pas de calendrier, il établit sa chronologie annuelle d'après la chute des feuilles

des arbres et des plantes, ou après que les différentes espèces de fleurs commencent à se faner. L'usage veut que pendant ces visites on ne parle nullement du défunt. Le deuil dure pendant plusieurs années. Les enfans et les amis d'un Aïno qui a été tué, se blessent entre eux dans un combat simulé, et offrent au Kamoï le sang qui coule à cette occasion. Après la mort du mari, la veuve se cache dans les montagnes, et les plus proches parens se couvrent la tête pendant des années entières, car ils se regardent comme impurs, et ne se croient pas dignes que la lumière du soleil ou de la lune tombe sur leurs têtes. Les Japonais sont aussi censés impurs pendant le temps du deuil; chez eux, les hommes se couvrent alors la tête d'un chapeau de roseau appelé *Ami kasa*, et les femmes d'un mouchoir ouaté nommé *Wata-no-bos'*.

Les Aïnos ne connaissent ni l'usage de l'écriture ni celui de la monnaie. Pour se ressouvenir de quelque chose, ils font des entailles dans les arbres; le même moyen leur sert aussi à tenir leurs comptes pour le commerce d'échange qu'ils font avec leurs voisins.

Des lois sévères maintenues par les pères de famille entretiennent l'ordre dans leurs hameaux. Ils exilent ceux qui troublent la tranquillité publique.

Ils ne connaissent que deux remèdes contre toute sorte de maladies : ce sont, le champignon appelé *Ebouriko* (*Boletus laricis*), et la racine *Ikema*, qui paraît être celle d'un *asclepias*. Une espèce d'*aconitum* leur sert à empoisonner les flèches qu'ils emploient contre leurs ennemis.

Je n'ai jamais vu des Aïnos, mais plusieurs Japonais qui ont séjourné pendant plusieurs années parmi ce peuple, m'ont assuré que c'est une race d'hommes généralement plus grande que les Japonais actuels. Ils sont très-velus sur tout le corps, et ont la barbe très-forte. L'iris de leurs yeux est d'une couleur moins foncée que celle des Japonais, tandis que leur peau est plus brune. Malgré leur force, ils sont craintifs et s'épouvantent souvent quand on ne fait que diriger ses pas vers eux; par conséquent ils sont très-humbles et soumis envers les Japonais, qui s'accordent à les louer pour la droiture et la franchise de leur caractère.

Le poisson forme la nourriture principale des Aïnos, cependant ils aiment aussi le riz japonais, le saki et le tabac, et ce sont par conséquent les principaux articles de commerce que les Japonais apportent à Matsmaï. Les habitans de la partie septentrionale de Karafto se nourrissent de graisse de baleine et de gibier, ils reçoivent du millet et de l'orge du pays des Mandchoux.

L'habillement des Aïnos est extrêmement simple, il consiste en un habit à manches courtes, qui dépasse un peu le genou en été, il est fait d'écorces d'arbres dont il a aussi la couleur; en hiver il est en fourrures ou en peaux de phoques. Ordinairement il a une bordure bleue et des ornemens brodés sur le dos. Aux reins on l'attache avec un ruban quelconque. Les Aïnos de Ieso vont pieds nus, en hiver ils portent des guêtres de paille (1).

(1) Cet habillement est conforme à celui de la basse classe du

Les chefs et les riches qui sont en relation avec les Japonais, les habitans de Sandan et les Mandchoux, portent souvent des habillemens fort riches, mais toujours coupés d'après le modèle de leur pays.

La manière de se vêtir des femmes est presque la même que celle des hommes; comme ceux-ci, elles laissent tomber leurs longs cheveux; plusieurs cependant n'en couvrent pas le front. Elles aiment à se parer de pendans d'oreilles et d'autres ornemens qu'elles font elles-mêmes, ou qu'elles reçoivent en échange des peuples voisins. Les Japonais n'ont jamais pu parvenir à faire adopter aux Aïnos une autre coiffure; ils n'ont pas non plus réussi à introduire le culte bouddhique parmi ce peuple, et les prêtres et moines que le gouvernement japonais a envoyés dans ce but au Ieso, il y a quelques années, n'y ont pas été reçus avec beaucoup de prévenance; ce ne sont que ceux de la secte *Siodoo-sinsiou* (ou de la nouvelle doctrine des *Siodoo*) qui y ont excité quelque intérêt parmi les indigènes.

---

peuple au Japon; dans ce pays l'habit court à manches s'appelle *hanten*, les guêtres *kiahan*, le mouchoir qui entoure la tête *hatsis-maki* et le chapeau de paille *kabour-kasa*.

---

## CRITIQUE LITTÉRAIRE.

---

*Extraits des historiens arabes, relatifs aux guerres des Croisades, ouvrage formant, d'après les Écrivains musulmans, un récit suivi des guerres saintes, &c. par M. REINAUD. — In-8.° XLVIII, 532 pages; Paris, Impr. roy.*

*Qui peregrinantur rarò sanctificantur*, a dit avec beaucoup de raison l'illustre et pieux auteur de *l'Imitation*. On ne pensait pas généralement ainsi dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, aussi une foule de pèlerins allaient chaque année en Judée, surtout depuis le règne de Constantin, visiter les lieux saints où se passèrent les grands événemens de l'aurore du christianisme. Cependant, dès la première moitié du VII.<sup>e</sup> siècle, cette contrée, dont Chosroès s'était momentanément emparé peu de temps auparavant, était tombée entre les mains des Musulmans; ceux-ci, loin d'empêcher les Chrétiens de se livrer à leur dévotion, les protégeaient au contraire, se contentant d'un léger tribut. Mais vers la fin du XI.<sup>e</sup> siècle, le khalife égyptien Hakem, quoique fils d'une chrétienne et neveu du patriarche de Jérusalem, accabla les Chrétiens de vexations. Toutefois, la crainte d'être persécuté fut loin d'arrêter la ferveur des pèlerins, convaincus qu'ils étaient que le monde allait finir avec le siècle, et que J. C. allait reparaître à Jérusalem. Bientôt ce ne fu-

rent plus des individus isolés qui allaient visiter les lieux saints, mais des troupes nombreuses, des armées redoutables (on peut se servir de cette expression), se dirigèrent vers la Terre Sainte. L'enthousiasme était général. A leur retour les pèlerins racontaient longuement tout ce qu'ils avaient vu; ils s'étendaient sur les persécutions qu'ils avaient pu éprouver, sur l'état malheureux des Chrétiens d'Orient, sur la triste situation de la ville Sainte, en proie aux Infidèles. On était attendri et disposé à braver tous les dangers pour délivrer le tombeau de J. C. Ainsi les princes chrétiens, animés des mêmes sentimens et poussés peut-être par des motifs politiques, n'eurent pas de peine à trouver des soldats volontaires, lorsqu'ils entreprirent les longues et cruelles guerres connues sous le nom de *Croisades*.

Il était curieux de connaître comment les Musulmans ont envisagé ces guerres, de quelle façon ils en ont parlé et en quels termes ils en ont raconté les événemens. Il était essentiel surtout de savoir s'ils sont toujours d'accord avec nos chroniqueurs occidentaux, non seulement quant aux faits principaux, mais encore quant aux événemens particuliers. On n'avait jusqu'ici à ce sujet que des données éparses, mais le livre que nous sommes chargés de faire connaître aux lecteurs du *Journal asiatique* remplit aujourd'hui cette lacune. Dès avant la révolution de 1789, Dom Berthereau avait été chargé par les Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur, de réunir les chroniques orientales relatives à l'histoire des Croisades, et de

chercher dans les manuscrits arabes tout ce qui pourrait y être relatif. Dom Berthereau se livra avec zèle à ce travail, que la révolution vint interrompre. Ce sont ces matériaux, recueillis par Dom Berthereau, qui forment la base de l'ouvrage de M. Reinaud. Ce laborieux orientaliste a refait toutes les traductions, rétabli les faits importans qui avaient échappé à Dom Berthereau, ou qui n'ont été découverts que plus tard, il a rapproché les extraits les uns des autres et les a rétablis dans l'ordre chronologique. Sous le titre d'*Observations préliminaires*, il donne d'abord des notices biographiques sur environ trente historiens arabes qu'il a mis à contribution. Parmi ces écrivains plusieurs sont Chrétiens, mais la plupart Musulmans. Plusieurs racontent ce qu'ils ont vu ou du moins ce qu'ils ont ouï dire à des témoins oculaires. Leurs récits sont empreints du cachet de la vérité; ils exposent les faits tels qu'ils les savent, sans les accompagner de ces réflexions fatigantes dont nos historiens les plus médiocres croient devoir allonger leurs récits, réflexions souvent oiseuses, quelquefois plus propres à égarer le lecteur qu'à l'éclairer.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'état des contrées orientales à la fin du XI.<sup>e</sup> siècle, M. Reinaud retrace, d'après les historiens dont il vient de donner la biographie, la série des faits relatifs aux guerres saintes, lesquels il a distribué en CVI chapitres, et qui occupent deux siècles. Nous n'essaierons pas de le suivre dans son pénible travail, mais pour mettre à même les lecteurs de juger de l'intérêt et de l'import-

tance de cet ouvrage, nous en citerons deux courts extraits. Dans celui qui suit, les écrivains musulmans décrivent franchement une de leurs défaites en ces termes :

« Au commencement de l'année 491 de l'hégire, »  
 » 1098 de J. C., les Francs envoyèrent un détache- »  
 » ment de trente mille hommes pour ravager la prin- »  
 » cipauté d'Alep. En ce moment, Deccac, prince de »  
 » Damas, s'avancait avec le fils de Bagui-sian, prince »  
 » d'Antioche, et les troupes de Syrie, au secours »  
 » d'Antioche. Il prit avec lui une partie de l'armée, »  
 » et, tombant sur les Francs, il en tua un grand »  
 » nombre. Quant au fils de Bagui-sian, il avait quitté »  
 » l'armée, et était allé implorer le secours de Redouan »  
 » prince d'Alep. Redouan lui fournit quelques troupes; »  
 » Socman, fils d'Ortok, ancien maître de Jérusalem, »  
 » y joignit les siennes. Le fils de Bagui-sian retournait »  
 » avec ces renforts vers Antioche, lorsqu'il rencontra »  
 » un corps de chrétiens qui, *bien qu'inférieurs en* »  
 » *nombre*, le mirent en fuite et le poursuivirent jus- »  
 » qu'aux portes d'Alep.

» Les Francs étant arrivés devant Antioche, »  
 » avaient creusé un fossé entre eux et la ville; leur »  
 » dessein était de se garantir des attaques de la garni- »  
 » son qui faisait de fréquentes sorties. Bagui-sian en- »  
 » voya demander des secours de tous côtés. Déjà Ker- »  
 » boga avait rassemblé des forces considérables, et ve- »  
 » nait de passer l'Euphrate. Tous les princes de Syrie, »  
 » si l'on excepte Redouan, allèrent le joindre. Dans le »  
 » nombre, on remarquait Deccac, prince de Damas ;

» Genah-eddaulé, prince d'Émesse; Socman, fils d'Or- »  
 » tok, et Vatab, fils de Mahmoud, chef de quelques »  
 » escadrons d'Arabes nomades. L'armée musulmane »  
 » se trouva rassemblée à la fin de *Gioumadi* second »  
 » (mois de mai) dans les environs d'Alep, et se mit »  
 » aussitôt en marche vers Antioche.

» Il y avait dans cette ville un homme connu sous »  
 » le nom de *Zerrad*, ou faiseur de cuirasses; on l'a- »  
 » vait préposé à la garde de l'une des tours. Cet homme, »  
 » voulant se venger de Bagui-sian, qui lui avait enlevé »  
 » ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chré- »  
 » tienne appelé Boémond, ces paroles : « Je suis dans »  
 » telle tour; je te livrerai Antioche si tu me promets »  
 » avec la vie, telle et telle chose. » Boémond souscri- »  
 » vit à tout, mais il se garda bien de parler de cette »  
 » correspondance aux autres chefs. L'armée chrétienne »  
 » était commandée par neuf chefs, à savoir : Gode- »  
 » froi, le comte Baudoin, son frère, Boémond, Tan- »  
 » crède, fils de la sœur de Boémond, Raymond de »  
 » Saint-Gilles, et autres. Boémond les fit assembler et »  
 » leur dit : « Si nous prenons Antioche, qui en aura »  
 » la souveraineté? » Là-dessus il s'éleva un vif débat, »  
 » et chacun voulut être le maître de la ville. Alors il »  
 » reprit : « Que chacun de nous commande le siège »  
 » pendant une semaine, et que la ville soit au pouvoir »  
 » de celui sous le commandement de qui elle aura été »  
 » prise. » Tous se rangèrent de cet avis. Quand le tour »  
 » de Boémond fut venu, le faiseur de cuirasses jeta »  
 » une corde aux soldats de ce prince. On était alors »  
 » dans la nuit du jeudi, 1.<sup>er</sup> de *Rejeb* ( commencement

» de juin). Ils escaladèrent les murs, ceux qui arri-  
 » vèrent les premiers aidèrent aux autres, et dès qu'ils  
 » furent en nombre suffisant, ils attaquèrent les senti-  
 » nelles et les massacrèrent. Voilà comment Boémond  
 » prit Antioche. Quand le jour parut, les Francs se  
 » disposèrent à se rendre dans la ville. Au bruit qui  
 » s'éleva, Bagui-sian s'imagina que la citadelle aussi  
 » était au pouvoir des chrétiens; il sortit aussitôt de  
 » la ville avec quelques fuyards, et courut quelque  
 » temps n'ayant plus qu'un de ses gens avec lui. Il  
 » tomba de cheval, cet homme le releva, il tomba  
 » encore, cet homme l'abandonna; un moment après  
 » un bûcheron arménien passa près de Bagui-sian, lui  
 » coupa la tête et l'apporta à Antioche.

» On ne saurait décrire le nombre des musulmans  
 » qui souffrirent en ce jour le martyre. Les Francs pil-  
 » lèrent la ville et réduisirent les musulmans qui vi-  
 » vaient encore en servitude. .... »

Passons à un événement tout différent qui eut lieu  
 près d'un siècle plus tard.

» Saladin fit, avec ses troupes (octobre 1187), son  
 » entrée à Jérusalem. Ce jour fut un jour de fête pour  
 » les musulmans. Le sultan fit dresser hors de la ville  
 » une tente pour y recevoir les félicitations des grands,  
 » des émirs, des sofis, et des docteurs de la loi. Il s'y  
 » assit d'un air modeste et avec un maintien grave; la  
 » joie brillait sur son visage, car il espérait tirer un  
 » grand honneur de la conquête de la ville sainte. Les  
 » portes de sa tente restèrent ouvertes à tout le monde,  
 » et il fit de grandes largesses. Autour de lui étaient

» les lecteurs qui récitent les préceptes de la loi, les  
 » poètes qui chantent des vers et des hymnes. On li-  
 » sait les lettres du prince qui annonçaient cet heureux  
 » événement; les trompettes les publiaient; tous les  
 » yeux versaient des larmes de joie, tous les cœurs  
 » rapportaient humblement ces succès à Dieu; toutes  
 » les bouches célébraient les louanges du seigneur.

» Une foule de savans et de dévots étaient accourus  
 » des contrées voisines pour être témoins de la prise  
 » de Jérusalem. Ces musulmans témoignèrent leur  
 » joie chacun à leur manière. L'historien Emad-eddin,  
 » qui depuis quelque temps était malade à Damas,  
 » rapporte lui-même qu'à la première nouvelle du  
 » siège de Jérusalem, il ne se sentit plus de mal et  
 » accourut en toute hâte pour prendre part à la joie  
 » commune. ....

» Le patriarche avait enlevé tous les ornemens d'or  
 » et d'argent qui couvraient le tombeau du Messie.  
 » Voyant qu'il emportait ces richesses, l'historien  
 » Emad-eddin dit au sultan: « Voilà des objets pour  
 » plus de deux cent mille pièces d'or; vous avez ac-  
 » cordé sûreté aux chrétiens pour leurs effets, mais  
 » non pour les ornemens des églises. — Laissons-les  
 » faire, répondit le sultan, autrement ils nous accuse-  
 » raient de mauvaise foi. Ils ne connaissent pas le véri-  
 » table sens du traité. Donnons-leur lieu de se louer  
 » de la bonté de notre religion. » En conséquence on  
 » n'exigea du patriarche que dix pièces d'or, comme  
 » pour tous les autres.

» Les chrétiens qui étaient en état de payer la ran-

» çon stipulée, sortirent successivement de la ville....  
 » Ils avaient la liberté d'aller où ils voulaient.... A  
 » l'égard de ceux qui restèrent à Jérusalem, particu-  
 » lièrement de ceux du rit grec, qui ne furent nulle-  
 » ment inquiétés, ils conservèrent leurs biens à con-  
 » dition de payer, outre la rançon commune à tous,  
 » un tribut annuel. Quatre prêtres latins seulement  
 » eurent la faculté de demeurer pour desservir l'église  
 » du saint-sépulcre, et furent exemptés du tribut.  
 » Quelques zélés musulmans avaient conseillé à Sala-  
 » din de détruire cette église, prétendant qu'une fois  
 » que le tombeau du Messie serait comblé et que la  
 » charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y au-  
 » rait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en  
 » pèlerinage; mais d'autres jugèrent plus convenable  
 » d'épargner ce monument religieux, parce que ce  
 » n'était pas l'église, mais le calvaire et le tombeau qui  
 » excitaient la dévotion des chrétiens, et que lors-  
 » même que la terre eût été jointe au ciel, les nations  
 » chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusa-  
 » lem. Ils firent observer que, lorsque le calife Omar,  
 » dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit  
 » maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y  
 » demeurer et respecta l'église du saint-sépulcre. »

M. Reinaud a eu soin d'accompagner les récits des  
 écrivains musulmans de notes curieuses et de savans  
 éclaircissemens où les caractères arabes sont fréquem-  
 ment employés. Ils nous donneront lieu à un petit  
 nombre d'observations.

Page 177; M. Reinaud remarque avec raison que

le mot *sultan* signifie proprement *puissance*, et qu'il  
 a servi ensuite à désigner les princes musulmans qui,  
 depuis l'époque de l'abaissement des califes, ont exercé  
 l'autorité temporelle. Il aurait pu ajouter que, bien que  
 ce mot ait conservé ce sens, on l'emploie aussi en turc  
 comme l'équivalent de notre mot *monsieur*. Voyez  
 Holdermann, *Grammaire turque*, pag. 144, &c.  
 Dans les Indes, le mot arabe *sahib* s'emploie d'une  
 manière analogue, d'abord comme synonyme de *roi*,  
 dans l'expression *Tippou sahib*, par exemple, qui si-  
 gnifie le *roi Tippou*, et aussi dans le sens de *monsieur*,  
 comme dans *Abd-allah sahib*, M. Abd-allah. Les  
 musulmans de l'Inde ont du reste étrangement détourné  
 de leur vraie signification les titres les plus éminens  
 de l'islamisme. Ainsi le mot *calife* qui désigna long-  
 temps le successeur de Mahomet, investi à la fois de  
 la puissance spirituelle et temporelle, s'applique au-  
 jourd'hui en hindoustani aux *cuisiniers, tailleurs, &c.*  
 à tout homme, en un mot, qui est aux gages d'un  
 autre (1); le mot *chah*, empereur, aux *fakirs*; le  
 mot *émir* aux poètes, &c.

Page 261: M. Reinaud fait observer que le *divan*  
*du calife* était son *conseil d'administration*. Il aurait  
 été bon de dire que le mot *divan* est un nom singulier  
 arabe qui signifie d'abord un recueil de poésies, en-  
 suite une réunion de personnes, une *assemblée*, un

(1) Il est bon de faire observer que, dans les Indes, les personnes  
 aisées ne se fournissent point chez un tailleur, ne se servent point  
 de tel ou tel blanchisseur, &c., mais qu'elles ont ces ouvriers à gages,  
 lesquels sont ainsi à leur service.

*conseil*. Un savant orientaliste a dit quelque part, probablement pour plaisanter, que le mot *divan* est le pluriel du mot persan *div*, mauvais génie, diable, qu'ainsi le divan de Constantinople est proprement une réunion de diables.

Page 461; il est question dans cette page d'un cheikh, nommé Azz-eddin, fils d'Abd-assalam qui prédit la victoire des musulmans sur les Francs à Mansoura, en 1250. M. Reinaud donne dans une note quelques détails intéressans sur ce personnage qui est le même à qui on doit le célèbre ouvrage mystique que l'auteur de cet article a publié en arabe et en français sous le titre de *les oiseaux et les fleurs*.

Le peu de mots que nous venons de dire du travail de M. Reinaud, suffira, il nous semble, pour en donner une idée assez exacte. On voit qu'il est analogue à celui que Condé, orientaliste espagnol, a publié sur la domination des Arabes en Espagne. Comme Condé, M. Reinaud a écrit d'après les historiens orientaux seulement; mais son travail nous paraît préférable à celui de Condé, en ce qu'il a toujours cité les auteurs qu'il a mis à contribution, ce qu'a négligé de faire l'écrivain castillan, et qu'il a évité l'emploi de mots arabes intelligibles aux lecteurs européens, mots dont l'ouvrage espagnol est hérissé. Au surplus, l'ouvrage de M. Reinaud est rédigé avec conscience et goût, il ne peut manquer d'obtenir les suffrages de l'Europe savante.

G. T.

---



---

## NOUVELLES ET MÉLANGES.

---

### SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

*Séance du 6 décembre 1830.*

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme Membres de la Société :

MM. LE BAS, maître de conférence d'histoire ancienne à l'école normale;

REGNIER, professeur au collège royal de Saint-Louis.

On dépose sur le bureau un exemplaire du *specimen* du *Rig-veda*, par M. Rosen, et du premier cahier du troisième volume de l'*Indische Bibliothek* de M. de Schlegel; ces ouvrages sont renvoyés à l'examen, l'un de M. Stahl, l'autre de M. E. Burnouf.

On entend le rapport de M. Klaproth sur l'expédition scientifique de M. Buckingham; le Conseil adopte les conclusions de ce rapport et arrête qu'il en sera adressé à M. Buckingham une expédition.

M. Stahl lit un mémoire sur la législation indienne.

---



---

### *De l'éducation du bétail dans la province du Caucase et le territoire des Cosaques de la mer Noire.*

L'éducation du bétail forme la première et la plus florissante des branches de l'industrie dans la province du Caucase. Elle peut être considérée comme la source la plus abondante de la richesse de cette contrée. En prêtant son appui à l'agriculture, elle pourrait atteindre à un plus haut degré de perfection, si les habitans qui s'y adonnent apportaient une plus grande attention à sa propagation;

le défaut de soins, particulièrement chez les Tatares et les Kalmouks nomades, fait quelquefois périr des troupeaux entiers.

Le gros bétail que l'on élève dans cette province appartient en général aux races tatare et kalmouke, connues dans l'intérieur de l'empire, et particulièrement en Ukraine, sous le nom de race circassienne; il se distingue par sa force et sa grande taille. Les habitans originaires de cette contrée, ainsi que les Tatares et les Kalmouks qui se sont établis, tout en faisant de l'éducation du bétail leur principale et, pour ainsi dire, unique occupation, n'ont aucune étable pour y mettre à couvert leurs bestiaux, en raison de en plein air dans les steppes, été comme hiver, en raison de la douceur du climat. Les habitans russes en agissent de même, soit par imitation, soit par suite de leur ignorance des avantages qu'ils pourraient trouver dans le perfectionnement de cette branche d'industrie. Toutefois, il existe dans le district de Georghievsk, deux établissemens qui comptent chacun mille têtes de gros bétail de race kalmouke. Une autre race intéressante est celle qu'élèvent les Nogais, qui se distingue par sa force et sa légèreté, quoiqu'elle soit plus petite que la précédente. Les connaisseurs estiment aussi particulièrement la race que possèdent les Cosaques de la mer Noire, et qui, moins forte que la race kalmouke, lui est préférée pour les transports, en raison de ce qu'elle est, pour ainsi dire, infatigable au travail.

La province du Caucase compte environ 635,000 têtes de gros bétail, dont 40,700 sont employées aux transports et 21,400 abattues annuellement pour la nourriture des habitans; le territoire des Cosaques de la mer Noire en possède environ 142,000 têtes, dont 23,600 sont employées aux transports et 3,600 sont abattues.

L'élevage des chevaux paraît être encore d'une plus grande importance aux yeux des habitans de ces contrées. Les races qui appartiennent particulièrement au pays, et qui se distinguent par leur force et leur légèreté, sont les races

tatare, kalmouke, et, en général, celle des montagnards circassiens et de la Cabarda. Il n'existe dans la province du Caucase aucun haras de la Couronne, mais un grand nombre de particuliers en possèdent. Le prix des chevaux varie de 500 à 800 roubles. Les chevaux dont on fait le plus d'usage sont ceux des Tatares et des Kalmouks, connus par leur légèreté, et parce qu'ils sont plus propres à être montés qu'à servir d'attelage. Leur prix varie de 20 à 200 roubles. Le territoire des Cosaques de la mer Noire n'a aucune race particulière de chevaux, et l'on n'y trouve qu'un seul établissement de haras, celui appartenant à la communauté de ces troupes. La première de ces provinces compte environ 206,000 chevaux et la seconde 83,000.

L'étendue des steppes, qui offrent d'abondans pâturages, et surtout beaucoup d'herbes salines, possédant à un haut degré la faculté d'engraisser les bestiaux, ainsi que la beauté du climat, favorisent d'une manière toute particulière l'élevage des moutons; aussi, d'immenses troupeaux, appartenant en majeure partie aux tribus nomades, couvrent constamment ces plaines. Outre la race ordinaire, on y remarque particulièrement celles des brebis tatares et kalmoukes. Ces moutons produisent en général une laine grossière, mais les toisons des agneaux donnent ces fourrures si connues sous le nom d'agneau d'Astrakhan. Depuis l'introduction des moutons d'Espagne en Russie, on a commencé à s'en procurer dans quelques troupeaux des arrondissement de Stavropol et de Georghievsk. Les Tatares et les Kalmouks tiennent leurs moutons pendant toute l'année en plein air. Dans le territoire des Cosaques de la mer Noire, il existe une bergerie appartenant à la communauté des troupes, qui compte 4,000 moutons, dont 362 de race espagnole. La province du Caucase possède environ 1,136,000 moutons, et le territoire des Cosaques 306,000.

Les habitans russes de ces provinces sont les seuls qui élèvent des porcs, la religion des Musulmans ne leur permettant pas de faire usage de la chair de cet animal. Le

nombre total des pores est de 108,500 dans la province du Caucase, et 38,000 dans le territoire des Cosaques.

La première de ces provinces exporte annuellement, en nombres ronds, 25,600 têtes de gros bétail, 5,900 chevaux et 28,000 moutons; la seconde 11,000 têtes de gros bétail, 4,900 chevaux et 35,000 moutons.

L'élève de ces quatre principales espèces de bestiaux procure annuellement aux habitans de la province du Caucase un bénéfice d'environ 517,000 roubles, et aux Cosaques de 662,000 roubles. Les habitans de la première entretiennent en outre des chèvres (au nombre d'environ 3,000), dont le lait sert à faire des fromages; des chameaux au nombre à-peu-près de 11,000, et un petit nombre de buffles, dont les femelles donnent un lait plus abondant et plus épais que celui des vaches.

---

*Biographie des Israélites anciens et modernes; précédée de tables chronologiques pour réduire en corps d'histoire les articles disposés selon l'ordre alphabétique dans cet ouvrage; par E. CARMOLY.*

( Extrait du prospectus hébreu. )

La Biographie des descendans d'Israël doit intéresser tous les hommes instruits et éclairés. Elle présente, pour les temps modernes, des faits inédits ou peu connus, d'une nation qu'on peut avec raison appeler *miraculeuse*; d'une nation dont les annales remontent à l'origine des choses; qui a vu s'élever et disparaître devant elle des peuples innombrables; qui a proclamé, depuis des milliers de siècles, les premières vérités, et qui encore de nos jours peut produire avec orgueil les Mendelssohn, les Maimon, les Vesely, les Hertz, les Bloch, les Friedlander, les Bendavid, les Hourwitz, les Furtado, les Cologna, &c.

A l'époque du moyen âge, où les liens entre les peuples

de la terre semblaient être rompus, cette nation, répandue sur la surface du globe, a seule, par ses sciences et son commerce, rétabli les relations entre les pays les plus éloignés, et fait revivre dans leur sein les lettres et l'industrie. Malgré les cruelles persécutions dont elle fut trop longtemps l'objet, elle n'a cessé de demeurer fidèle à la foi de ses pères, de conserver ses mœurs antiques et de répandre ses bienfaits sur le monde entier.

On cherchera vainement, dans les fastes de l'histoire, de quoi satisfaire sa curiosité à cet égard; le peu de fragmens même qu'on y trouve disséminés, sont tellement défigurés par l'esprit de parti, par les passions et l'ignorance, qu'ils sont devenus méconnaissables.

Ce sont ces considérations qui m'ont suggéré la pensée de répandre une nouvelle clarté sur cette matière. Je n'ai pas reculé devant des travaux longs et pénibles; j'ai puisé à toutes les sources, dans des relations obscures, dans des documens et des manuscrits poudreux, écrits dans différentes langues, persuadé que les hommes de tous les pays, avides de s'instruire, accueilleront favorablement des recherches qui intéressent l'histoire d'une nation antique, souche de l'existence religieuse de tous les peuples modernes.

Adoptant la méthode qu'a suivie le célèbre Bayle, j'ai indiqué à chaque article, dans des notes exactes, les sources où j'ai puisé. Outre le nombre considérable d'historiens israélites anciens et modernes, dont j'ai donné une nomenclature détaillée dans ma préface, j'ai encore consulté les doctes ouvrages de Bartholucci, de Wolff, de Kœcher, de Rodriguez de Castro, de De-Rossi, etc., qui ont acquis des titres honorables à l'estime et à l'admiration des savans de tous les pays.

Je sens bien qu'en qualité de français, il me convenait d'écrire cet ouvrage dans ma langue; mais j'ai dû préférer l'idiôme hébraïque, afin de rendre mon travail plus généralement utile à mes co-religionnaires répandus dans toutes

les parties du monde, et à ces savans qui embrassent l'universalité des connaissances et qui ne dédaignent pas une littérature qui a excité l'admiration et charmé les loisirs d'un Buxtorf, d'un Herder, d'un Michaelis, d'un Tychsel, d'un Lowth, d'un Scaliger, d'un Volney, d'un Silvestre de Sacy, etc.

J'ai ambitionné la gloire de créer un ouvrage national, *unique dans son genre*; puissé-je n'avoir pas échoué dans une si périlleuse entreprise!

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cet ouvrage aura 12 ou 15 livr. de 10 feuilles grand in-8.<sup>e</sup>. Le prix de chaque livr. est de 5 fr. pour les souscripteurs, 5 fr. 50 c. pour les départemens et 6 fr. pour l'étranger. La 1.<sup>re</sup> livr. est en vente chez MM. Dondey-Dupré.

*Lettre à MM. les Rédacteurs du Journal asiatique.*

MESSIEURS,

Je vous adresse la présente pour vous informer, aussi bien que vos nombreux lecteurs, que je viens de reprendre les questions relatives à ma *Grammaire hébraïque*, agitées récemment dans votre Journal par M. le baron Silvestre de Sacy : mais l'article étant trop étendu pour être admis dans vos pages, et la publication du *Classical Journal* étant terminée, je me propose de publier mes observations en Angleterre et d'en envoyer quelques exemplaires dès que l'ouvrage aura quitté la presse, pour les faire déposer dans la bibliothèque de votre Société. Le progrès de la littérature orientale étant d'ailleurs le seul but auquel je tends dans l'ouvrage que j'ai l'intention de publier, j'ose vous prier, Messieurs, de vouloir bien accorder une place à ma présente lettre dans le premier numéro de votre Journal, en cas que cela puisse vous convenir.

J'ai l'honneur, etc.

SAMUEL LEE.